

## PRENUMERATA

w Paryżu i na prowincji:  
 KWARTALNIE..... 4 fr.  
 PÓŁROCZNIE..... 8 fr.  
 ROCZNIK..... 15 fr.

## Zagranicą :

ROCZNIK..... 18 fr.

## TELEFON :

TRUDAINE 61.42

# POLONIA

## REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

## ABONNEMENTS

Paris et Départements:

TROIS MOIS..... 4 fr.

SIX MOIS..... 8 fr.

UN AN..... 15 fr.

## Etranger :

UN AN..... 18 fr.

## TÉLÉPHONE :

TRUDAINE 61.42

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 3<sup>bis</sup>, rue La Bruyère, 3<sup>bis</sup> — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

## Poésie et Vérité

## I

« La Prusse renonce à grandir autrement que par la liberté. » Qui a dit cela ? Un Français, et qui était ministre des Affaires Étrangères. Mais il faut avouer que c'était en 1848, et que ce diplomate était l'auteur des *Méditations*. Quand on chante la « Marseillaise de la paix » et les douceurs lumineuses de l'Italie, quand on a l'âme pleine de clartés, qu'est-ce qu'on pourrait bien distinguer dans l'officine ténébreuse des Hohenzollern ? Pauvre Lamartine, si vous nous reveniez, que diriez-vous de ce Kaiser et de tout son monde ?

Il est vrai qu'en ressuscitant aujourd'hui le grand idéaliste lirait de beaux textes diplomatiques et serait tenté peut-être d'y reconnaître l'Allemagne qu'il avait rêvée. Harassée de la lutte, elle met le genou en terre, brandit l'olivier, entonne les tirades idylliques sur la paix du monde et le bonheur des peuples. Poètes, en serez-vous attendris ? Allez-vous, comme en 48, prendre les lâchetés du Prussien pour de l'innocence et son affolement pour de la candeur ?

Si les Polonais abandonnés à eux-mêmes dans le Royaume ont eu jamais besoin de circonspection, de vigilance et de sang-froid, c'est bien dans les heures que nous traversons. La haine et la force, ils ne les redoutent point. L'oppression les durcit. Sous les chocs, ils se cambrent, et toute leur âme se tend. Mais si le poing ne leur fait pas peur, la main ouverte les désarme. Or l'Allemagne ouvre la main. Elle a multiplié là-bas les séductions, mis sur pied une espèce d'autonomie, hissé des emblèmes amarante, créé des écoles. Elle vient d'affubler le pays de l'« indépendance ». Des cœurs ont fléchi, des haines se sont éteintes. Et maintenant, pour couronner le tout, voici que l'Allemagne proclame devant le monde sa résolution de contribuer au bien-être de l'humanité et de collaborer à la civilisation. Serait-il donc vrai que décidément le germanisme fût capable d'heureux retours et qu'il eût quelques bons instincts ?

Je ne suis pas sûr que ces questions ne hantent pas, dans l'angoisse et le désarroi de l'heure, l'âme de plus d'un Polonais las de souffrir et avide de repos. S'il ne lui suffisait pas, pour se ressaisir et pour retrouver le sens des réalités, de se remémorer l'ensemble de l'histoire de son pays, qu'il remonte au moins jusqu'à cette année 1848 où Lamartine osait affirmer que les Hohenzollern étaient de bonnes gens qui renonçaient à s'agrandir par le canon, et qu'au lieu de planter des jalons pour la conquête du monde ils plantaient des arbres de la liberté. Une revue polonaise de Pétersbourg a eu la bonne idée, en décembre dernier, de remettre au jour certains documents de l'époque, auxquels nous en joindrions d'autres ici. Quoiqu'il y ait un abîme entre les deux âges, de singulières analogies subsistent et comportent leur moralité utile pour le temps présent.

Le monde, alors, comme aujourd'hui tel pacifiste impénitent, croyait au génie béni du germanisme, et la Pologne, on peut le dire, a été certainement la principale victime de ces illusions. Voilà pourquoi il n'est pas mauvais de les rappeler à l'heure où nous sommes et de faire apparaître à la lumière sanglante du présent les textes jaunés des archives.

La révolution qui avait éclaté à Paris en février 1848 avait embrasé le vieux monde. Le prince de Metternich, symbole de l'absolutisme et de la réaction, avait peur et faisait ses malles. En mars, l'incendie gagnait Berlin, et Frédéric-

Guillaume IV précipitait les concessions. Le 22 de ce mois-là, la population allemande du Grand-Duché de Posnanie, où s'était organisé un « Comité National Polonais », publiait la proclamation suivante qu'avait rédigée Emile Brachvogel : « L'heure de la libération des peuples a sonné. Du Rhin à la Prosna s'est élevé le cri de liberté. L'esprit divin a soufflé sur la terre, portant au peuple cet écho, et il réunit tous les cœurs. Polonais ! pour vous aussi est arrivée l'heure de la libération, l'heure de réparer le grand crime historique dont on a permis que vous fussiez les victimes. Vous voici au terme d'une longue période d'infortunes ! Vous nous tendez une main fraternelle ! Frères, nous l'acceptons, et notre exemple sera suivi par tout le peuple allemand libre, qui a rompu l'alliance des princes avec la barbarie asiatique et qui est prêt maintenant à lever son étendard à côté du vôtre pour lutter contre l'obscurantisme. Frères allemands du Grand-Duché de Posen ! Nous sommes appelés les premiers à accepter la fraternelle main de concorde que nous tendent nos frères polonais. Nous déclarons hautement et à qui veut l'entendre que nous faisons ce geste. »

Le geste est très bien. Mais il appelle des commentaires. D'abord le document prouve, en deux endroits, que ce sont les Polonais qui ont pris l'initiative de la générosité, et que les Allemands n'étaient invités qu'à serrer la main qu'on leur tendait. Et puis Emile Brachvogel est presque aussi chaleureux et aussi éloquent que von Beseler. Nous avons lu pas mal de proclamations de même sorte rédigées sur la table du général-gouverneur de Varsovie. Comme dans beaucoup d'articles de journaux berlinois, il y est question à toutes les lignes de « fraternité » et de « barbarie asiatique ». Beseler, comme feu Brachvogel, parle sans rire, avec son casque à pointe, et la main sur la poignée de son sabre, de laver la grande tache et de réhabiliter l'histoire. Après Brachvogel, Bismarck. Après Beseler...

À Paris, on ne prévoyait pas Bismarck. D'au delà du Rhin on entendait venir de beaux mots, une rumeur pacifique de fraternité et d'embrassades. Et l'on se pâmait de contentement. Le 18 mai, la généreuse Allemagne, émancipée et démocratique, inaugurerait le Parlement de Francfort. Évidemment, elle allait tout de suite franchir la Pologne et la rendre à elle-même, et la France n'avait qu'à s'en remettre à elle du soin de faire triompher sur la Warta les principes nouveaux. Collaborer avec l'Allemagne pour la reconstitution de la Pologne, telle fut bien en effet la maxime fondamentale qui inspira dans ces conjonctures la politique française. L'illusion était la même à Paris et à Posen. De part et d'autre, on tendait la main à la bonne Germanie, et l'on fondait un système nouveau sur ses velités humanitaires.

Le 23 mai, cinq jours après la réunion du Parlement de Francfort, Lamartine, en sa qualité de ministre des affaires étrangères du gouvernement provisoire, faisait devant l'Assemblée Nationale un exposé d'ensemble de la politique française au cours des derniers mois. Ce qu'il y dit de la Pologne, quoique un peu long, vaut d'être reproduit ici comme témoignage des redoutables erreurs auxquelles peuvent entraîner en ces matières le mirage humanitaire et la psychologie fantaisiste.

« Nous avons dit au gouvernement prussien que nous désirions hautement, que nous recherchions même l'alliance de la Prusse dans des conditions équitables, mais qu'une des premières conditions d'une paix solide, c'était que la Pologne usurpée ne s'élevât pas entre la Prusse et nous. Restituez ses institutions nationales à la Pologne, émancipez-la, sans cela il n'y aura pas de paix solide. Maintenant voici les faits. Avant

la révolution de Berlin, peu après la révolution de Paris, quand nous fimes connaître notre politique nouvelle, nous nous adressâmes à la Prusse, car c'est notre alliée naturelle, et nous lui rappelâmes la cause de la Pologne. Le roi de Prusse, aussitôt, nous apprit qu'il était décidé à la réorganisation du Grand-Duché de Posen, qu'il s'y était engagé, et qu'il tiendrait sa promesse. Peu de jours après, éclata la révolution de Berlin. Fidèle à la résolution qu'il avait prise avant la révolution, le roi confirmait les espérances que les révolutions de Paris et de Berlin avaient fait naître dans le Grand-Duché de Posen. Non seulement il le déclarait, mais il accomplissait aussitôt sa promesse. Il donnait au Grand-Duché de Posen une ébauche de représentation, il ouvrait en même temps les frontières à l'émigration polonaise. A peine ces événements étaient-ils accomplis, à peine le Grand-Duché de Posen était-il reconstitué sur ses bases nouvelles, qu'il est survenu, que se sont développés instantanément de ces dissentiments anarchiques de famille à famille, de race à race, de langue à langue, qui ont toujours été le fléau de la Pologne. Le roi de Prusse, alors, a envoyé des troupes dans le Grand-Duché, non pour revenir sur ses résolutions, sur ses actes, pour reprendre la liberté, la constitution qu'il avait donnée, non ! mais pour intervenir entre les Polonais et les Allemands. L'armée prussienne fut chargée d'établir une ligne de démarcation entre la partie allemande, qui est en minorité, car il n'y a que 300.000 Allemands, et les Polonais, qui sont au nombre de 800.000. Dans ce travail de démarcation, des erreurs inévitables ont été commises, soit parce que tel village a été compris à tort dans la partie polonaise, tel autre dans la partie allemande. De là des excitations, des luttes, des massacres, par lesquels le Grand-Duché a été noyé dans le sang. Lorsque nous avons connu ces faits, nous nous sommes adressés au roi de Prusse, nous lui avons demandé compte des événements survenus à Posen après les promesses qu'il avait faites. Nous avons reçu une déclaration dans laquelle on nous affirmait que le roi de Prusse n'avait fait intervenir une armée dans le Grand-Duché entre les Allemands et les Polonais que pour apaiser tout ; qu'il avait consenti à n'être que grand-duc de Posnanie pour la partie polonaise de ses États, et qu'il maintiendrait sa promesse ; et qu'après que cette confusion déplorable, ces conflits entre les populations allemandes et polonaises auraient été éclaircis, qu'après que le sang polonais aurait cessé de couler, les promesses faites à Berlin et à Paris en faveur de la nationalité polonaise seraient tenues... »

Avant d'arriver à la conclusion que nous donnerons dans la suite, Lamartine lit une note où le Prussien d'Arnim déclarait que les intentions de son souverain n'avaient été retardées dans leurs effets que « par des événements dont le gouvernement prussien n'était pas maître ». Remarquez bien que, malgré toute la polonophilie, de l'époque, le discours de Lamartine met les responsabilités au compte des Polonais, sans se soucier des contradictions qui sautent aux yeux et qui, même si l'on ignore les faits authentiques, trahissent l'inexactitude entière du récit. Aucun doute sur la magnanimité du roi de Prusse. Il a fait des promesses, il les tiendra. Ses honnêtes grenadiers, pacifiques comme des gardes-nationaux, ne sont envoyés que pour rétablir la concorde et pour se livrer à un travail d'arpentage où il leur arrive, à force d'être humanitaires et conciliants, de faire entrer tel village allemand dans la partie polonaise de la province. Les Polonais, eux, c'est autre chose. D'incorrigibles batailleurs. On leur octroie la liberté, une constitution, et les voilà qui se prennent aux cheveux. Comment la population allemande



s'est-elle trouvée mêlée à cette « confusion déplorable » ? Et comment, après avoir mis en cause uniquement les « dissentiments anarchiques de famille à famille », Lamartine en vient-il à parler de « conflits entre les populations allemandes et polonaises » ? Quel rôle ont joué dans le drame les vieilles haines germaniques ? Quels sont ces événements dont le gouvernement de Berlin déclare n'avoir pas été maître ? Notre ministre-poète n'en dit rien. Les Allemands ont dansé en rond autour des arbres de la liberté, tout va bien, le roi de Prusse est un galant homme, et les notes de M. d'Arnim ne sauraient mentir.

(A suivre.) HENRI SIGISMOND.

## AU CHAMP D'HONNEUR

Nous apprenons la mort de notre second pilote, volontaire polonais, Julien Rudowski.

Julien Rudowski est né en 1891 à Varsovie où il a accompli ses premières études. Il vint ensuite en France suivre les cours de l'École des mines et fit un stage pratique dans les mines du département du Nord. La guerre l'a surpris à Freiberg (Allemagne) où il était allé terminer ses études d'ingénieur des mines. Il fut interné dans un camp de prisonniers civils près de Dresde d'où il réussit à se libérer pour aller en Suisse. De là, enfin, il est revenu en France et, en juillet 1915, il s'engagea dans l'aviation française. Promu caporal-pilote le 26 juillet 1916, il mérita la citation à l'Ordre de l'Armée suivante :

« Extrait de l'ordre n° 313 portant citation à l'Ordre de l'Armée :

De Rudowski, caporal pilote à l'escadrille C 10, engagé pour la durée de la guerre, pilote d'un sang-froid et d'une audace remarquables, toujours prêt à remplir les missions les plus périlleuses. Le 16 juillet au cours d'un réglage, attaqué simultanément par deux avions ennemis, s'est porté vaillamment à leur rencontre et les a mis en fuite ; son appareil atteint par plusieurs projectiles, un mât à demi sectionné, les commandes de direction n'agissant plus, a repris sa mission et n'est rentré qu'après l'avoir terminée.

Le Général Fayolle, commandant la sixième armée (signé) Général Fayolle. »

Promu ensuite sergent pilote, Julien Rudowski en essayant le 24 janvier, un nouvel appareil est tombé : On l'a relevé mort dans les débris de son aéroplane.

Le brave volontaire polonais a été enterré le 27 janvier au cimetière de Compiègne.

## NOS BRAVES

Jean Olszewski, volontaire polonais pour la durée de la guerre, cité déjà cinq fois, vient d'obtenir sa sixième citation à l'Ordre de Régiment :

« République Française 4<sup>e</sup> Régiment de marche de zouaves. Citation à l'Ordre. Extrait de l'Ordre n° 96 du régiment du 13 novembre 1916 :

« Olszewski Jean. Matricule 2648, 2<sup>e</sup> classe, 2<sup>e</sup> Compagnie. Grenadier plein d'allant et de courage, toujours volontaire pour les missions périlleuses, a très bien rempli sa mission pendant l'attaque du 24 octobre 1916.

Pour copie conforme. Le Lieutenant-Colonel, commandant le régiment (signé) Richot. »

Stanislas Wesolowski, volontaire polonais pour la durée de la guerre, vient d'être cité à l'Ordre du régiment :

Wesolowski Stanislas, né le mai 1880 à Lemberg, départ : Pologne, résidant à Beuvrages, Canton de Valenciennes (Nord) chauffeur mécanicien s'est engagé le 22 août 1914. Il fut envoyé sur le front le 20 octobre 1914 avec la 2<sup>e</sup> Légion Etrangère. Il entra comme soldat de 2<sup>e</sup> classe dans le 87<sup>e</sup> régiment d'infanterie le 17 juillet 1915, passa Caporal le 19 octobre et reçut la Croix de guerre le 13 septembre.

« Wesolowski Stanislas, Caporal au 87<sup>e</sup> régiment d'infanterie, sujet polonais ; s'est fait remarquer comme soldat de 2<sup>e</sup> classe pour son courage et son entraînement. Devenu Caporal, répond toujours présent aux demandes de volontaires pour les missions les plus dangereuses. »

Laurent Marciniak, engagé volontaire pour la durée de la guerre, vient d'être cité à l'Ordre de l'Armée :

« Marciniak Laurent, 2<sup>e</sup> classe au 2<sup>e</sup> étranger : le 6 septembre 1916, chez les Beni-Ouaraïn, a été blessé au flanc droit pendant qu'il tirait sur un ennemi nombreux venant au corps à corps. Est resté sur la ligne de feu jusqu'à la fin du combat, encourageant ses camarades et refusant tout secours. »

Si Choiseul eût été là, il ne l'eût pas permis (le premier partage de la Pologne).

[Choiseul a été renvoyé sur l'instigation de M<sup>me</sup> du Barry.]

LOUIS XV, Cité par GEORGES DE PASCAL.  
(Lettres sur l'Histoire de France, P. II ouv.  
Lib. Nat., 1907, T. II, p. 116.)

## Monographies de la guerre (1)

Passons maintenant aux monographies consacrées à chacun des pays belligérants : *L'Angleterre et la guerre*, de Chevillon (2) ; *La guerre et l'Italie*, de Bainville (3) ; *La Russie et la guerre*, d'Alexinsky (4) ; *La Turquie et la guerre*, d'Aulneau (5) ; *La Serbie*, de Bérard (6), et en ce qui concerne la Belgique et l'Allemagne, l'ouvrage fort précieux, admirablement documenté du baron de Beyens (7), ministre des Affaires étrangères au Havre, et, avant la guerre, ministre plénipotentiaire à Berlin.

Nous nous sommes permis une certaine sélection et le lecteur sera sans doute frappé que nous n'ayons admis que des travaux français. Mais où fleurit en dehors de Paris une école des sciences politiques, *alma mater* des Tardieu, des Pinon, des Moysset qui aujourd'hui servent leur patrie dans une autre sphère d'action (8) ?

Au point de vue chronologique, *La Russie et la guerre*, du socialiste Grégoire Alexinsky vient en premier lieu. Le livre est une réponse aux fausses prophéties de tous ceux qui annonçaient que la guerre aboutirait à une révolution en Russie. L'ouvrage de ce « socialiste de l'Empire » russe doit être une sorte d'exhortation à l'adresse des démocraties occidentales pour leur démontrer que la Russie est non seulement un pays de possibilités civilisatrices, mais d'un esprit intérieur démocratique. *La Turquie et la guerre*, d'Aulneau, c'est plutôt un livre de vulgarisation historique, et en partie le résumé, le complément des travaux fondamentaux de Sorel et de Driault sur la question d'Orient. Il part des mêmes prémisses que la plus récente brochure de ce dernier (9), à savoir que la phase actuelle de l'histoire du croissant est en quelque sorte le dernier reflux de cette énorme vague qui, à la fin du moyen âge, avait inondé l'Europe orientale. Dans son exposé si exact de la question balkanique, l'auteur concorde avec le copieux mémoire des frères Buxton (10), de même que dans le récit des événements contemporains, avec les publications plus ou moins anciennes de René Pinon et de Victor Bérard.

Au cours de la deuxième année de guerre, la littérature politique française s'est enrichie de deux ouvrages qui ont eu chacun un retentissement considérable. *L'Italie et la guerre*, dû à la plume de l'éminent publiciste royaliste Jacques de Bainville, devrait attirer l'attention de tout le public intellectuel polonais. Avant la guerre, à l'occasion du cinquantième de l'insurrection de 1863, Stéphane Zeromski, dans son *Songe de l'épée*, avait dûment célébré la mémoire de Francesco Nullo, ardent ami de la Pologne, et le *Risorgimento* italien était alors l'idéal et le modèle pour nos champions de l'indépendance. Le livre de Bainville se rattache précisément aux anciens idéals du *Risorgimento*, toujours encore vivants dans la patrie de Garibaldi et de Mazzini. De plus il nous fait pénétrer au cœur même d'une question tout actuelle : le conflit des Guelfes et des Gibelins, des interventionnistes et des neutralistes ; en même temps il s'occupe largement de la « question romaine », de l'attitude du Vatican dans la présente guerre. Le chapitre sur le « Mois de mai historique » de l'Italie est une page dramatique et pragmatique, tout animée de ce souffle d'histoire qui depuis le début de la guerre européenne jusqu'à la déclaration de guerre de l'Italie, passait sur les sept collines et qu'ont respiré tous ceux à qui il fut donné de séjourner

(1) Voir *Polonia* du 16 décembre 1916.

(2) Paris, Librairie Hachette, 1916.

(3) Paris, Arthème Fayard et Cie.

(4) Paris, Librairie Armand Colin.

(5) Paris, Alcan. Préface de M. Stéphen Pichon.

(6) Paris, Librairie Armand Colin, 1915. Avec un avant-propos de M. Vesnitch.

(7) *L'Allemagne avant la guerre. Les causes et les responsabilités*. Bruxelles-Paris, Van Oest.

(8) Nous avons un exemple typique de ces services rendus en dehors du champ d'action habituel, dans l'article que l'auteur de l'excellente *Histoire de la Révolution Française*, Louis Madelin, vient de publier à la *Revue des Deux Mondes* (15 juin 1916) : « Devant Verdun. L'aveu allemand. Extraits de lettres allemandes ». M. Madelin est employé au bureau militaire, chargé d'examiner et d'interroger les prisonniers de guerre.

(9) *La reprise de Constantinople et l'alliance franco-russe*. Paris, Alcan.

(10) *The war and the Balkans*. London, Allen — Unwin Ltd, 1915.

à Rome, ne fût-ce que quelques semaines à ce moment-là. C'est pourquoi tout carnet de notes de cette période prend la valeur d'un document. Nous en citerons deux, l'un français, l'autre allemand, celui-là plein d'espérance, celui-ci de haine fielleuse et de pessimisme (1). Le livre de Bainville est par surcroît tout pénétré du profond et logique sentiment de la confraternité des deux peuples latins qui, à son avis, ne sauraient consentir à la création d'un nouveau Saint-Empire « mitteleuropéen », s'étendant de Berlin à Bagdad.

*L'Angleterre et la guerre*, de Chevillon, n'est au fond, qu'une amplification détaillée de la brochure antérieurement mentionnée de Steed : *L'effort anglais*. L'auteur, très versé dans les choses d'Angleterre, explique à son lecteur continental pourquoi l'opinion anglaise, et à la suite de celle-ci, la puissance de l'Angleterre s'est décidée si lentement et par degrés seulement à accomplir un grand effort militaire. Il constate donc que le principe du service obligatoire était en contradiction marquée avec les conceptions vivantes et traditionnelles les plus solidement établies depuis le lointain moyen âge, conquises sur la royauté dans la *magna charta liberatum*. Il compare les « trade-union » d'aujourd'hui et leur résistance passive à la conscription, avec la lutte opiniâtre des communes, qui en définitive aboutit au constitutionnalisme anglais, et il termine en mettant en relief les idées désormais dominantes qui, une fois enracinées, conduiront l'Angleterre à la victoire. Une profonde compréhension du pays, de sa séduction, de la force des principes qui le dirigent et que des siècles ont consolidés, anime toutes les pages de ce livre.

*La Serbie*, de Bérard, est un sincère panegyrique en l'honneur de cet héroïque peuple slave, panegyrique qui s'écarte étrangement des élocutions antiserbes en cours.

*L'Allemagne avant la guerre*, de Beyens, est en quelque sorte une excellente enquête d'un témoin oculaire sur Berlin avant la guerre. Nous nous risquerons à la comparer aux modèles du genre : dans la perspective historique, ce livre prendra place, à notre avis, non loin des mémoires de Bismarck et de Hohenlohe, des souvenirs de Talleyrand et de Metternich. Le portrait de l'empereur Guillaume, le tableau de la cour, du gouvernement, du parti militaire, du parlement, des précurseurs de la guerre actuelle — et cela à la veille même des événements ; écrit avec une mémoire encore toute fraîche des impressions reçues — constitue un document réellement unique dans la bibliographie des publications de la guerre (2).

Enfin *la guerre et les neutres*, de René Moulin (3), est une étude « au jour le jour », fort précieuse pour l'historien des idées et des sentiments des neutres, du Tage au Pacifique, du cap Nord aux rivages de l'Hellade.

LECTOR.

## A nos Amis mal informés

Nous trouvons dans le *Journal de Genève* du 25 janvier un article intitulé « Aux amis de Russie » et signé de M. Georges Lorand se disant Belge.

L'auteur commence par dépeindre la Russie en couleurs les plus noires pour arriver à la conclusion qu'elle est une alliée nécessaire et indispensable. Et il ajoute ensuite :

« On a promis à la Russie Constantinople, on a peut-être eu tort (*sic*), mais ce qui est signé est signé. Les nations libérales d'Occident ne lâcheront pas la Russie. Tout le monde doit s'en persuader, non seulement les Allemands, mais les Polonais, les Lithuaniens et les Ruthènes qui semblent parfois ne pas comprendre quelle est la situation que crée aux nations libérales d'Occident la guerre actuelle et leur alliance avec la Russie.

« La cause de la Pologne, — poursuit l'auteur — est indissolublement liée à celle de la Russie. Et voici maintenant les Lithuaniens et

(1) X : Le printemps à Rome (mars-mai 1915) (*Revue de Paris*, juillet 1915) et Otto Roese : *Im römischen Hexenhessel*, 1915, Stuttgart, W. Spemann.

(2) A titre de complément à l'ouvrage de Beyens, mais à titre plutôt d'œuvre de reportage, nous citerons de Pélissier : *L'Europe sous la menace allemande en 1914*. Paris, Perrin et C<sup>o</sup>, 1916.

(3) Paris, Plon, 1915-16 (Deux séries).



les Ruthènes qui semblent mordre à l'hameçon allemand ou en jouer pour nous demander, eux aussi, de créer un Etat lithuanien et un Etat ruthène au détriment de l'Etat russe.

« Les Polonais ont maintenant obtenu de la Russie et de ses alliés des promesses précises, qu'ils demandaient à bon droit. Leur devoir est tout tracé et leur intérêt évident : ils doivent combattre à nos côtés pour la Pologne unie, libre et autonome, contre l'ennemi commun du droit et de la civilisation. Si les Lithuaniens et les Ruthènes sont bien inspirés ils feront de même, etc. »

Voilà ce qui semblerait parfaitement juste et ne l'est pas, M. Georges Lorand se trouvant hélas ! du moins en ce qui concerne les Polonais, absolument dans l'erreur.

1) Les Polonais ne demandent à personne de lâcher la Russie, ils demandent seulement à ne pas être lâchés eux, ce qui n'est pas la même chose et n'a rien d'étonnant de leur part ; ils ont été lâchés tant de fois.

La Russie a fait certainement de très belles promesses aux Polonais. Quant aux nations libérales d'Occident, elles n'ont fait tout dernièrement, qu'enregistrer les bonnes intentions de la Russie et de son souverain à l'égard de la Pologne. Et enregistrer les bonnes intentions de quelqu'un ce n'est pas encore faire à personne des promesses précises.

Voilà ce que M. Georges Lorand n'a pas l'air de comprendre suffisamment et c'est comme cela qu'en revanche les Polonais d'Allemagne, d'Autriche et d'Amérique ont compris certain passage concernant la Pologne dans la réponse des Alliés à la note Wilson. C'est ainsi aussi que l'a compris le président des Etats-Unis et c'est pourquoi, afin d'éviter toute équivoque, il a, dans son message, mentionné la Pologne en toutes lettres et dans les termes que l'on sait.

M. Wilson est jusqu'à présent le seul homme d'Etat qui se soit réellement rendu compte et n'ait pas hésité à le dévoiler en toute clarté à qui de droit que si les Polonais sujets russes n'ont aucune raison d'exulter à l'idée de se voir soumis à la domination allemande, les Polonais allemands et autrichiens n'en ont pas davantage à se voir logés à la même enseigne et que franchement parlant ni les uns ni les autres ne pourraient l'envisager comme une libération, mais tout au plus comme un transfert de potentat à potentat. Expression exacte et juste employée par M. Wilson.

2) En ce qui concerne Constantinople, les Polonais sujets russes, pour ne parler que de ceux-là ne partagent pas tout à fait l'opinion de M. Georges Lorand. D'après eux, au contraire, on a eu plutôt raison de promettre Tsarograd à la Russie. Désirant une liberté pleine et entière pour eux-mêmes, ils la souhaitent également à tout le monde, sans faire de différence aucune entre Alliés plus ou moins nécessaires et indispensables ou non.

La Russie, en somme, ne sera jamais vraiment libre sans avoir Constantinople, étant toujours et malgré sa puissance à la merci du premier venu pouvant lui fermer les détroits. Nous le voyons bien aujourd'hui. Pour être libre et maîtresse chez elle, il ne lui suffit pas d'une fenêtre dans le genre de celle dont l'a dotée Pierre le Grand et que souvent on ne peut ouvrir, elle est, en hiver, bloquée par les glaçons, mais il lui faut une porte dont elle tiendrait en main le cordon. Cette porte pour la Russie c'est le Bosphore et le cordon est aux Dardanelles.

La Pologne quelle qu'elle soit, ni l'Arménie ne sont capables de les remplacer. Si la Russie n'obtenait pas les Dardanelles dans cette campagne, elle aurait beau être victorieuse, elle aura perdu la guerre. Il faut donc qu'elle les ait et pour cela il n'y a pas de sacrifice assez grand. Ce sacrifice elle le fera, seulement il faut lui en accorder le prix, quitte à prendre des garanties autre part. Quant aux rives du Bosphore et des Dardanelles, elles ne sont pas Turcs ; elles ont été seulement conquises par les Ottomans.

3) M. Georges Lorand nous invite très aimablement, nous, les Polonais, et avec nous les Lithuaniens et les Ruthènes, à combattre aux côtés des Alliés l'ennemi commun du droit et de la civilisation.

En ce qui concerne les Polonais sujets russes, pour ne parler que d'eux simplement, nous nous permettrons de faire observer très respectueusement à M. Georges Lorand que son invitation, tout aimable qu'elle soit, est un peu tardive. L'auteur a l'air d'ignorer complètement le rôle qu'ont joué les Polonais dans cette campagne et que ce sont eux qui ont jusqu'à présent payé la plus forte dette de sang. Ils ont donné à l'armée

russe seule, sans compter les volontaires dans l'armée française et anglaise, 1.300.000 hommes environ, ce qui fait plus d'un cinquième de la population belge tout entière, y compris femmes, vieillards et enfants et 11 0/0 de la population polonaise en Russie.

Quant aux Lithuaniens et aux Ruthènes sujets russes, n'en connaissant pas les chiffres, nous ne pouvons, hélas ! en donner aucun, mais nous sommes persuadés quand même et ne croyons pas nous tromper en disant qu'ils n'ont pas mis moins d'empressement à servir la cause des Alliés que ne l'ont fait les Polonais. Si, en revanche, les Ruthènes autrichiens ont peut-être montré plus de réserve sous ce rapport, n'en sont-ils pas un peu excusables après tout ? Pour s'en convaincre, il suffit de s'adresser pour cela soit à Mgr Eulogius, archevêque orthodoxe, soit au comte Bobrynsky, général gouverneur, ou à son cousin, du même nom, qui ont séjourné à Lwow en 1915 et qui ne pourraient ignorer la raison de cette réserve, y ayant, paraît-il, largement contribué tous les trois par leur zèle un peu excessif.

M. Georges Lorand a l'air d'ignorer encore que la Pologne russe se trouve sur une grande étendue, à peu près de 254.000 kilomètres carrés (environ huit fois l'étendue de la Belgique qui a 29.457 kilomètres carrés), aux mains des Empires du Centre. Etant Belge, l'auteur devrait savoir que se trouver au pouvoir des Allemands n'est pas synonyme de pouvoir faire ce qu'il vous plaît, pas plus que d'avoir, par exemple, la faculté d'aller librement combattre aux côtés de qui l'on veut.

Et puis, pour combattre, il faut encore avoir des armes. Or, M. Georges Lorand sait-il que personne, jusqu'à ce jour, — c'est un fait — n'a jamais pu se décider, du moins de ce côté-ci de la barricade, à en donner aux Polonais comme polonais. Toutes les fois que, dans cette campagne, ils ont voulu former des régiments à eux, on les a toujours très aimablement éconduits, leur imposant l'anonymat. Et voilà pourquoi, — c'est son excuse, — M. Georges Lorand en est encore après vingt-neuf mois de guerre, à se demander ce que font les Polonais ; sans savoir qu'ils ont, les Polonais sujets russes, pour ne parler que de ceux-là —, dès le début de la guerre, combattu aux côtés des Alliés dans des proportions aussi élevées. Si ces derniers avaient mobilisé de leurs propres nationaux dans les mêmes proportions, ils auraient dû mettre en campagne de 25 à 30 millions d'hommes. Ils ne les ont jamais eus.

Quant aux Polonais allemands et autrichiens, il y en a et beaucoup, qui, sans qu'on les y ait invités, sont venus, dès le début de la guerre, combattre aux côtés des Alliés. Aujourd'hui, non seulement on ne les y invite pas, mais au contraire, on les en éloigne soigneusement. En France, par exemple, il existe une loi votée au mois de juin 1915, leur défendant tout accès dans l'armée française. Par conséquent, il leur serait difficile dans ce pays de se rendre à l'invitation de M. Georges Lorand.

Quant à lui, s'il est juste, il se rendra, nous en sommes certains, à la logique de nos arguments, et s'il est vraiment Belge, il comprendra aisément notre situation. Et s'il connaissait seulement un peu son histoire, il saurait mieux nous apprécier, sachant tout ce que la Belgique est redevable à la Pologne ; elle ne lui doit ni plus ni moins qu'en grande partie son existence.

En 1830, lorsque les Belges luttèrent pour leur indépendance, les Polonais reçurent l'ordre de marcher contre eux pour les écraser. L'armée polonaise s'étant révoltée à cette idée, les Belges furent sauvés, la Belgique devint indépendante et c'est la Pologne qui fut anéantie. Voilà ce que nul Belge ne devrait ignorer avant de vouloir juger les Polonais. Et il ne serait peut-être pas mal non plus pour personne de méditer un peu ce fait, rien que pour mieux se rendre compte combien et en quoi l'absence de la Pologne serait en premier lieu responsable des souffrances actuelles de la Belgique ainsi que de celles du monde entier.

JEAN TARNOWSKI.

C'est moi qui ai exprimé le vœu dont on se plaint, pour qu'on accueillît un plus grand nombre de Polonais, s'il s'en présentait (de réfugiés politiques). M. le préopinant s'est servi de cette expression : *jamais trop, jamais assez*. Messieurs, lorsque dans nos longues guerres, le sang polonais coulait à grands flots pour la France, on disait alors aussi : *jamais trop, jamais assez*.

Général LA FAYETTE. (Discours à la Chambre, le 30 mars 1833.)

## AGENCE POLONAISE CENTRALE A LAUSANNE

— Impression faite en Pologne par les paroles de M. Wilson.

Le passage du message de M. Wilson, où il est question du postulat de la *Pologne unifiée et indépendante*, a été accueilli dans toute la Pologne avec le plus vif enthousiasme. A Varsovie les démonstrations ont eu lieu devant le consulat d'Amérique. Dans la Pologne prussienne, à laquelle des Allemands dénie catégoriquement le droit d'appartenir à l'Etat polonais et qui pourtant est absolument indispensable à cet Etat, car elle lui donne accès à la mer, les paroles de M. Wilson ont été un reconfort pour les esprits et les volontés de la population remplie d'une indomptable énergie. En Galicie l'impression a été des meilleures. Même la presse qui sympathise avec les Empires centraux a souligné le fait que M. Wilson avait placé sur le même rang le principe de l'unité et celui de l'indépendance. La censure autrichienne a effacé dans les journaux polonais le mot *unifiée*. Les dépêches adressées de Berlin à Varsovie et à Poznan (Posen) ont altéré la pensée de M. Wilson en remplaçant la conception « Pologne unifiée » par des expressions vagues telles que : Pologne « une » (eiuigues) ou propre » (eigenes). Malgré cela dans toute la Pologne on sait aujourd'hui que M. Wilson a nettement posé le principe de la *Pologne unifiée et indépendante*.

— La Pologne et la réponse de l'Allemagne au message de M. Wilson.

Dans les milieux polonais on commente vivement le fait que la note de M. Zimmermann, secrétaire d'Etat allemand aux Affaires étrangères, en réponse au message de M. Wilson ne dit mot de la question polonaise, bien que jusqu'ici le gouvernement allemand se fût fait une arme de cette question contre la Russie. Voici comment les milieux polonais interprètent ce silence. Tant qu'il ne s'est agi que de distancer la Russie, le gouvernement de Berlin opposait avec force à l'ancien projet russe d'*autonomie* de la Pologne, la proclamation de l'Etat polonais par les Empires centraux. Aujourd'hui le gouvernement allemand se trouve dans une situation des plus embarrassantes, du fait que le chef de la plus grande puissance neutre a déclaré que le postulat de la *Pologne unifiée et indépendante*, est chose qui va de soi.

La situation du gouvernement allemand est doublement difficile : d'abord en ce que Berlin est absolument contraire à la *restitution de la Pologne prussienne*, et ensuite parce que, selon ses intentions, l'Etat polonais ne devait pas posséder d'*indépendance effective* ; bien au contraire, entouré au nord, à l'ouest et au sud par des territoires appartenant aux puissances centrales, il devait dépendre militairement, économiquement, et partant, politiquement aussi de ces puissances, ou plutôt de l'Allemagne. A l'encontre de cette conception, le programme de M. Wilson, concordant avec ce que sent et pense la nation polonaise, vise à une grande Pologne, avec accès naturel à la mer Baltique, à une Pologne indépendante de l'Allemagne et — comme s'exprimait la dépêche connue de MM. Briand et Asquith au gouvernement russe — à une Pologne, élément primordial de l'équilibre européen.

Du moment que la question polonaise a été posée sur ces bases dans le message de M. Wilson, M. Zimmermann dans sa note a préféré garder le silence que toucher à la question de la Pologne prussienne et se déclarer pour un Etat polonais réellement indépendant.

— Abolition de la frontière douanière entre les zones d'occupation dans le Royaume de Pologne.

Entre les gouvernements allemands et austro-hongrois vient d'être conclue une convention réglant les questions douanières sur les territoires occupés en Pologne. Sans modifier la frontière politique entre les deux zones d'occupation, la convention stipule que ces deux zones forment un territoire douanier commun et que les droits perçus appartiendront à la partie qui les aura encaissés. Chaque partie pourra lever des contributions pour son propre compte. Les marchandises qui passeront d'une zone dans l'autre, ne seront pas frappées de nouveaux droits de douane.

— Les autorités allemandes changent d'attitude à l'égard des ouvriers polonais en Allemagne.

L'organe officiel du gouvernement général de Varsovie donne des informations concernant les ouvriers polonais en Allemagne. En voici les points principaux :

Les congrès accordés aux ouvriers polonais, employés en Allemagne, seront élargis considérablement. Il leur sera maintenant permis de rentrer au pays pour y voir leur famille et vaguer aux travaux de leurs champs. Les ouvriers, leur congé expiré, devront revenir au lieu où ils étaient occupés. On espère que les ouvriers polonais n'abuseront pas de la confiance mise en eux, qu'ils ne prolongeront pas leur congé au delà du terme fixé, et ne profiteront pas de cette circonstance pour rompre leurs contrats. Au cas où cette confiance serait déçue, les autorités allemandes se verraient forcées, bien qu'à leur grand



regret, de cesser d'accorder les facilités de congés suspendues, et les ouvriers qui de leur propre gré, malgré leurs engagements, ne regagneront pas le lieu où ils étaient occupés, s'exposent à y être ramenés de force. En outre, il leur sera possible de changer de lieu de travail plus facilement. Dans les établissements industriels où un grand nombre d'ouvriers polonais sont occupés, si la majorité le désire, il leur sera permis de choisir parmi eux un homme de confiance pour les représenter. Il sera également permis désormais aux ouvriers de faire partie d'associations ouvrières, et on aura tout particulièrement soin que les ouvriers aient les secours spirituels suffisants.

## BULLETIN

### — La Pologne indépendante.

Sous ce titre **Le Journal des Débats** du 6 février publie le télégramme suivant :

« On télégraphie officiellement de Petrograd, en date du 4 février :

« L'empereur, conformément à l'ordre du jour à l'armée et à la flotte, dans lequel il avait annoncé sa volonté de créer à la fin de la guerre actuelle une Pologne libre, formée de trois régions aujourd'hui isolées, avait ordonné d'aborder l'élaboration des principes fondamentaux de la future organisation politique de la Pologne et de ses rapports avec l'empire.

« Comme suite à cette décision, l'empereur a ordonné, le 25 janvier, de former, en vue de s'occuper de cette question, une commission spéciale sous la présidence du président du Conseil des ministres, et avec la participation des ministres de la Guerre, de l'Intérieur, des Affaires étrangères des Finances, du chef du grand état-major, des présidents des chambres législatives, du secrétaire d'Etat, ainsi que d'autres personnalités spécialement désignées, notamment de l'ancien président du Conseil des ministres, M. Goremykine, et de l'ancien ministre des Affaires étrangères, aujourd'hui ambassadeur en Angleterre, M. Sazonof. »

### ● La misère en Pologne.

Bien que les Allemands s'efforcent d'induire le monde en erreur sur la véritable situation du Royaume de Pologne, qu'ils fassent venir à cet effet des journalistes neutres, qui, largement rétribués, vantent ensuite les bienfaits de la « kultur » allemande en Pologne, les témoignages désintéressés nous dépeignent la situation économique du Royaume sous un tout autre aspect. Ainsi le *Tijd*, journal hollandais, qui est loin d'être suspect de germanophobie, publie dans un de ses récents numéros le récit d'un négociant de Lodz, arrivé depuis peu aux Pays-Bas, récit qui donne un tableau extrêmement sombre de la situation en Pologne où la misère serait terrible. A Varsovie, entre autres, des gens meurent quotidiennement d'inanition. Tout commerce et toute industrie sont arrêtés, aussi bien dans les grands centres, qu'à Pabjanice, Zgierz et dans d'autres localités. Les paysans, dont les autorités allemandes réquisitionnent tous les produits, ne peuvent plus porter quoi que ce soit au marché. Dans la zone d'occupation autrichienne, la population arrive encore à s'entendre avec les fonctionnaires, qui sont facilement corrompibles, et elle parvient à importer des articles défendus, mais là où les Prussiens sont les maîtres, rien ne passe. Dans les cabarets de la capitale, on chante : « On nous rend notre cuivre sous forme de bombes. » L'essai de recrutement semble avoir complètement échoué.

D'autre part, le *Naprzód* de Cracovie, organe officieux du Comité National Suprême (N. K. N.), décrit sous des couleurs très sombres la situation à Lodz. Depuis le 15 janvier, la ration de pommes de terre est réduite à 12 livres pour 44 jours. Cette réduction n'est d'ailleurs que purement théorique, personne n'a jamais touché davantage. Dans le peuple, et même dans les classes moyennement aisées, on souffre terriblement du renchérissement de la vie. La population pauvre n'a ni linge, ni chaussures, ni vêtements. Les familles ouvrières sont à bout de tout. Il n'est pas rare de rencontrer un ouvrier vêtu de ce qui lui reste, c'est-à-dire de son habit de fête, avec les pieds enveloppés de chiffons en guise de

chaussures. Beaucoup de familles manquent entièrement de linge, et c'est une bonne fortune d'avoir une chemise.

### ● Le flux et le reflux.

Avec la nouvelle de la constitution d'une commission ministérielle à Pétrograd afin d'élaborer le statut de la libre Pologne, nous arrive une information officielle annonçant que le conseiller ingénieur Murzayeff vient d'être nommé Chef du département des voies et des communications du gouvernement de Varsovie, que le général de brigade Galle vient d'être nommé préfet de police de Varsovie et que le budget pour l'année 1917 prévoit une augmentation de 800.000 roubles pour le contingent de la police russe à Varsovie.

Inutile d'insister sur l'impression que produisent ces nouvelles dans les milieux polonais.

### ● Conférence de M. G. Lacour-Gayet.

Le mardi 20 février 1917, à 5 heures précises, aura lieu aux conférences du Foyer, sous la direction de M. Henry Bordeaux, 44, rue de Rennes, une conférence « Sur la Pologne ».

Cette conférence sera faite par M. G. Lacour-Gayet, membre de l'Institut, sous la présidence de M. Louis Barthou, ancien président du Conseil. Elle sera accompagnée des auditions de M<sup>lle</sup> Halka Duclaire, prix de tragédie du Conservatoire, et de M<sup>me</sup> Hélène de Jarecka. On retient ses places au bureau de la « Revue du Foyer », librairie Plon, 8, rue Garancière. Une place : 4 fr.

### ● L'aide Morale et la Pologne.

La séance que l'Aide Morale a consacrée à la Pologne le dimanche 4 février, s'est tenue dans la vaste et belle salle des fêtes de la mairie du XVI<sup>e</sup> arrondissement, sous la charmante présidence de M<sup>me</sup> Suzanne Chebroux, déléguée de l'œuvre. Après la conférence de M. Parmentier sur la Pologne et quelques indications sur la musique populaire en Pologne, les organisateurs de cette réunion eurent le plaisir de faire entendre à la population parisienne toujours si intéressée, des airs de Noël chantés par un chœur de travailleurs polonais sous la direction éclairée de M<sup>lle</sup> Kruszezowska. Ils chantèrent en costumes nationaux. Mesdames Vessigault-Delgado, Vallier-Laugée, M<sup>lles</sup> Solska, Duclaire, Darska, Isnard, Remouit prêtèrent un concours très applaudi.

La question polonaise est éminemment européenne. Nous n'y avons ni une politique particulière ni une action isolée; elle intéresse et oblige autant les autres grandes puissances que nous. Elles se doivent à elles-mêmes (si elles ont le sentiment du bien, du droit, du juste, de la civilisation), elles se doivent à elles-mêmes de se joindre à nous, et, pratiquant avec nous cette politique à la fois pacifique et libérale, d'essayer de faire comprendre à la Prusse et à la Russie leurs vrais intérêts et les nôtres, en leur expliquant ce que l'humanité, la paix de l'Europe, la nécessité leur imposent de faire pour elles-mêmes.

BILLAULT, ministre sans portefeuille. (Discours au Sénat le 19 mars 1867.)

## REVUE DE LA PRESSE

Le correspondant du **Journal des Débats** (27 janvier) écrit de Pétrograd :

« Petrograd, le 25 décembre-7 janvier. — Le manifeste de l'empereur Nicolas II comptera parmi les plus importants du règne de ce monarque. Votre correspondant en eut connaissance au moment où il parcourait le front des armées du Nord. Ce fut le général A. Dragomirof qui lui en remit le texte et ce chef éminent lui affirma en même temps la joie que la parole impériale provoquerait dans toute l'armée. Je pus me rendre compte, les jours suivants, de la vérité de cette prédiction.

« Partout, dans tous les corps d'armée, officiers et soldats témoignaient leur enthousiasme pour le défi jeté par leur auguste souverain en réponse au jeu de l'Allemagne qui consiste à faire miroiter devant le monde un perfide mirage de paix. Mirage ou farce tragique? Comment définir autrement son acte après les flots sanglants dont elle fit jaillir volontairement la source? La parole de Nicolas II s'élevant plus haut encore, après avoir affirmé sa volonté de conquérir ce que l'histoire devait à son peuple depuis des siècles, affirma aussi son désir de réparation et de justice.

« La Pologne, qui attend depuis plus de cent ans son libérateur, l'a trouvé dans la personne de Nicolas II. La Pologne toute entière, réunie sous un seul sceptre, et non pas partagée en trois morceaux, dont un seul aurait eu

un semblant d'existence, comme le vent. L'Allemagne, la Pologne doit être aux Polonais, sans division, où tous travailleront pour l'idéal commun. C'est la première fois que la Russie s'est nettement prononcée; elle l'a fait par la bouche de son souverain. L'Europe sait maintenant vers quel but tend la volonté de cette nation. »

### ● La participation féminine au 14<sup>e</sup> Concours Lépine, en 1916.

« La Française » du 21 janvier 1917 publie un article des plus intéressants d'un de nos compatriotes, M. Jules Zébaume, sur la participation féminine au 14<sup>e</sup> concours Lépine, en 1916. Très documenté, cet article montre que parmi les récompenses 44 soit 12 0/0 furent décernées à des femmes. Il ne manquera pas d'intéresser vivement nos lecteurs.

Du très intéressant article de M. Joubert, dans **Le Journal de Maine-et-Loire** du 4 février, nous extrayons :

« Pour déterminer les frontières vagues de la Lithuanie, les uns s'appuient sur la question des races, les Lithuaniens se divisant en deux branches ou groupes nationaux distincts : les Lithuaniens proprement dits, peuplant les provinces de Vilna et de Kovno, et les Samogitiens ou « Gens venus de la Mer », répandus surtout aux confins des territoires allemands.

« D'autres opposent à l'ethnographie la philologie et n'admettent comme pays des Lithuaniens que ceux où domine l'idiome lithuanien (à la littérature pauvre, à la sombre poésie), qui, plus qu'aucune autre langue de la famille indo-européenne, a conservé des attaches avec le Zend et se rapproche du sanscrit.

« Quoi qu'il en soit de la question épineuse des frontières de la Lithuanie, il demeure patent qu'avec astuce l'Allemagne cherche sous le masque d'autonomies illusoires, à séparer l'un de l'autre deux peuples frères et voisins, ayant similitude de mœurs, communauté de religion, d'intérêts politiques et économiques et surtout un redoutable ennemi commun : le Germain. Cette rivalité, si contraire à l'avantage réciproque des deux populations slaves et que le Teuton s'efforce sournoisement d'exciter, est d'ailleurs en flagrante opposition avec le glorieux passé historique de l'une et de l'autre. En effet, à maintes reprises au cours des siècles, on a vu associées les destinées des deux peuples, dont l'union fut d'abord scellée par Ladislas Jagellon, le fondateur de cette illustre dynastie, qui par son mariage avec la jeune et belle Hedwige (de la dynastie d'Anjou en Hongrie) ceignit la double couronne de Lithuanie et de Pologne et acquit une gloire éclatante en écrasant à Tannenberg (1410) les Chevaliers Teutoniques alliés aux terribles Porte-Glaives. Déjà à cette époque le Teuton pillard, même enrôlé dans une milice religieuse, était l'ennemi né des malheureux Slaves!

« Mais l'union définitive des deux peuples ne se réalisa qu'au milieu du xv<sup>e</sup> siècle à Lublin sous le règne de Sigismund Auguste, quand il fut arrêté que les deux pays participeraient à l'élection du monarque et que Varsovie deviendrait la capitale commune, la « Grande Principauté » persistant à se régir d'après le « Statut lithuanien » et chaque Etat conservant son armée propre. Depuis cette époque le sort de la Lithuanie n'a pas cessé d'être lié étroitement à celui de la Pologne, les « fils de l'Ombre », suivant l'expression de Michelet, partageant les gloires comme les malheurs des « fils du Soleil ». Ainsi lors des trois douloureux partages de sa sœur la Pologne, en 1792, 1793 et 1795, la Lithuanie passa, elle aussi, sous la domination moscovite; deux ans plus tard les pays annexés formèrent le gouvernement lithuanien (Litovskaia Guberniia), et sous Napoléon I<sup>er</sup> fut constitué en 1812 le duché de Lithuanie avec une administration à la française et comprenant les 4 départements de Grodno, Vilno, Bialystok et de... Minsk (?), province d'où les armées allemandes sont heureusement encore loin.

« Il ne faut pas oublier que la Lithuanie a donné le jour à Kosciuszko, le héros indomptable et doux, le vainqueur de Raclavice, nommé par l'Assemblée législative « Citoyen français » en 1792, à qui on a faussement attribué, lorsqu'il tomba glorieusement dans la fatale journée de Maciejowice, le cri de désespoir « Finis Polonia » et dont les restes reposent à Cracovie dans une crypte, auprès de ceux du grand capitaine Jean Sobieski et du Bayard polonais Joseph Poniatowski, promu pour sa belle conduite à Leipzig, maréchal de France. »

« Avant tout l'Allemagne vise à se faire de la Lithuanie, sous le couvert d'un Etat autonome, un rempart contre le Colosse moscovite et à la maintenir comme la Pologne sous sa sujétion en séparant les deux pays frères. Pour atteindre ce but, les Empires de proie suivent la maxime : « *Divide ut imperes* » — « Diviser pour régner ». Déjouant ces calculs astucieux, que Lithuaniens et Polonais adoptent la devise tutélaire de l'héroïque Belgique : « L'Union fait la force! »

... La Pologne, qu'est-ce? C'est le représentant le plus général des souffrances universelles.

JULES MICHELET.



## ZIEMIE POLSKIE

Tydzień ubiegły żadnej poważniejszej zmiany na obszarze walk, na Ziemiach polskich, nie przyniósł.

### — Manifestacja w Warszawie.

« Głos Stolicy » donosi: We czwartek wieczorem, w Warszawie, przed domem pod l. 35 w Alei Jerozolimskiej, gdzie mieści się amerykański konsulat, zebrał się liczny tłum, w którym przevažala młodzież akademicka i, z okazji ostatniego ooredzia prezydenta Stanów Zjednoczonych Ameryki Północnej, Wilsona, urządził manifestację.

Około godziny 10 wieczór młodzież z okrzykami: « Niech żyje państwo polskie », rozeszła się do domów. Podczas manifestacji, trwającej kilkanaście minut, wznoszono okrzyki na cześć Wilsona. Ponieważ w tym czasie konsulat był zamknięty, zaś konsul amerykański, p. Hermando de Soto, znajdował się na mieście, przeto na manifestację nikt nie odpowiedział. Tem niemniej w biurze konsulatu złożono wiele biletów wizytowych.

Wczoraj przybył konsul generalny Stanów Zjednoczonych, Hermando de Soto, z obu wicekonsulami do lokalu « Bratniej pomocy » słuch, uniwersytetu, i na powitanie prezesa wygłosił następującą przemowę:

« Oznajmiam, iż przybyłem do uniwersytetu, by osobiście podziękować za wspaniałą owację i wyrazić żal, że wczoraj nie mogłem sam być obecnym i przyjąć waszej manifestacji. Dziękuję panom za adres do prezydenta i obiecuję wysłać go przez ambasadę w Berlinie do Waszyngtonu. Jestem przekonany, że zarówno ambasada, jak i prezydent Wilson, przyjmie panów oświadczając tak jak, ja sam. Również podzielam przekonanie pana prezydenta, że Polska musi być zjednoczona i niepodległa i musi otrzymać możliwość samodzielnego rozwoju. Raz jeszcze dziękuję wszystkim obecnym za manifestację i przyjęcie. Niech żyje Polska (Poland forever!). »

Przez czas dłuższy konsul generalny zabawił w murach uniwersytetu.

### — Rozwiązanie delegacji wydziału zaopatrywania miasta Warszawy.

« Głos Stolicy » donosi: Wskutek wystosowanego przez władzę okupacyjną niemieckie do magistratu miasta Warszawy żądania, aby z łona tej instytucji usunięto, tak zwaną, delegację obywatelską i ograniczono jej działalność tylko do czynności kontrolujących, delegacja wydziału zaopatrywania miasta rozwiązała się.

### — Otwock miastem.

Rząd okupacyjny niemiecki wydał rozporządzenie, przemieniające osadę leczniczą Otwock na miasto. Dotychczasowy burmistrz, p. Wiktor Kasparowicz, podał się do dymisji. Miejsce jego objął, z nominacji, p. Józef Kwiecieński z Warszawy. Do Otwocka ma być przyłączona część gruntów za kościołem, należących obecnie do gminy. Tak ma powstać « Wielki Otwock » na wzór « Wielkiej Warszawy ».

### — Dąbrowa górnicza.

(Zmiana w naczelnem kierownictwie « Gazety Polskiej »). Naczelnym redaktorem tutejszej « Gazety Polskiej », prof. Michał Janik, tustępuje z zajmowanego stanowiska, zniechęcony agitacją « antynarodowych żywiołów, które nie cofają się przed » brutalnymi atakami « na jego osobę i lokal redakcji ». W artykule wstępnym z 24 z. m. red. Janik pożegnał się z czytelnikami. Mówiąc językiem zrozumiałym, wychodzącą w Dąbrowie « Gazeta Polska » była organem, ufundowanym przez propagandę austroniemiecką i, jako taka, stała na stanowisku bezwzględnego przywiązania do Wiednia i Berlina. Usunięcie się p. Janika, tak bardzo mocarstwem centralnym zasłużonego, świadczy o tem, że ludność Dąbrowy Górniczej nie dała się Niemcom.

### — Chłosta w Poznaniu.

Swego czasu dr. Karwowski, w imieniu polskiego radzieckiego Koła w Poznaniu, wniósł interpelację w sprawie « ciężkiego naruszenia prawa chłosty w poznańskich szkołach miejskich w dwóch przypadkach ». Regencja oświadczyła na zapytanie komisji prawnej rady miejskiej, że « korporacje miejskie mają prawo zajmowania się sprawami administracji szkolnej, nie zaś wewnętrznej dyscypliny szkolnej ». Na mocy tego oświadczenia, poznańska rada miejska uznała się za niekompetentną w rzeczonyj kwestyj i dr. Karwowski musiał interpelację

cofnąć, zapowiedział jednak, że zastrzeżę sobie dochodzenie tej sprawy na innej drodze. Tymczasem « szulmajstrzy » mogą dalej wpaść dzieciom polskim na swój sposób kulturę niemiecką.

### — Szkolnictwo w Zamościu.

W tych dniach odbyło się w Zamościu uroczyste otwarcie publicznego gimnazjum i publicznego seminarjum nauczycielskiego męskiego. Młodzież włościańska przybyła nawet z powiatu hrubieszowskiego w otoczeniu rodzin, które odbyły narady w Zamościu i wydelegowały jedną z gospodyń, aby zamieszkała w Zamościu i zaopiekowała się dziećmi gminy. To daje miarę nastroju, panującego wśród włościanstwa.

### — Wojna przeciw gazetom.

« Dziennik Urzędowy », wychodzący w Zamościu, jako organ c. k. komendy obwodowej, ogłasza zakaz abonowania i rozszerzania w okupacji austro-węgierskiej szeregu pism, które wychodzą na terenie okupacji niemieckiej w Królestwie. Przestępca jest jedność kraju. Są to pisma warszawskie, łódzkie, częstochowskie, sosnowieckie, plockie i wrocławskie, a mianowicie: « Polak-Katolik », « Gazeta Poranna », « Lud Polski », « Widnokrąg », « Nasza Sprawa », « Nasza Trybuna », « Hajnt », « Haccifira », « Moment », « Lebensfragen », « Gazeta Łódzka », « Godzina Polski », « Neue Lodzer Zeitung », « Lodzer Volksblatt », « Deutsche Post », « Gonicz Częstochowski », « Kurjer Zagłębia », « Głos Polski », « Kurjer Plocki », « Gonicz Kujawski » i « Głos Wiary ».

### — Odebranie debitu pocztowego.

Dziennikowi Poznańskiemu i Kurjerowi Poznańskiemu odebrany został ostatecznie debity pocztowy w Austro-Węgrzech. Od 11 z. m. nie nadchodzą już do Krakowa.

### — O pomnik Henryka Sienkiewicza w Warszawie.

Ostatni numer warszawskiego « Ogrodnika Polskiego », przyniósł artykuł p. Fr. Szaniora, poświęcony wyborowi miejsca pod pomnik H. Sienkiewicza w Warszawie.

P. Szanior, oceniając różne nadające się na pomnik miejsca, konkluduje:

Ogród Saski stał się obecnie dziedzińcem. Park Ujazdowski przeznaczono już dla Szopena, a park nowy nad Wisłą dla ks. Józefa Poniatowskiego, którego nazwę wraz z mostem nosić powinien. Jest on zresztą zbyt oddalony od środka Warszawy i odpowiedni bardzo dla wielkiego i wspaniałego monumentu, jaki temu naszemu bohaterowi słusnie się należy.

Co do placów warszawskich — to Teatralny serca nasze przeznaczyły dla Kościuszki — rynek staromiejski należy się Kilińskiemu, a plac Zielony, po oczyszczeniu, bohaterom rewolucyj listopadowej. Plac Warecki, z powodu poczty, jest nieodpowiedni, a Trzech Krzyży, otwarty na wszystkie strony i pocięty tramwajami — też nieodpowiedni.

Pozostaje nam tylko jedynie plac Ewangelicki (obecnie Małachowskiego), gdzie, zdaniem naszym, na placu przed gmachem Tow. Zachęty Sztuk Pięknych, pomnik Sienkiewicza miałby warunki najlepsze, na jakie Warszawa, w obecnym swem położeniu, zdobyć się może.

### — W sprawie pieśni patriotycznych w kościele.

Biskup tyraspolski, ks. Kessler, rozesłał do podwładnych mu księży następujący okólnik: « W odpowiedzi na raport z dn. 23 IV za nr. 226 zawiadamiam, że zabraniam surowo śpiewania pieśni patriotycznych w kościele; tych, którzy nie wypełnią mego zakazu i zakłóca w kościele porządek, pozbawiam prawa przyjmowania Św. Sakramentów. Jeżeli rozporządzenie to nie podziąła, oddam W Pana do rozporządzenia władzy cywilnej. »

### — Osobliwy kompromis.

Dr. Tadeusz Rutowski, prezydent Lwowa, jak o tem pisaliśmy, powrócił do Galicji, gdzie gorące go spotkało przyjęcie. W drodze powrotnej, udzielił szeregu szczegółów ze swych przeżyć podczas pobytu Rosjan we Lwowie... W jednym z ostatnich numerów « Nowej Reformy » znajdujemy taką historję z dziejów niewoli p. Rutowskiego:

« Dr. Rutowski opowiada między innymi: Grondonaczalik lwowski, Skalfon, niebawem po zajęciu Lwowa przez wojska rosyjskie, wydał rozkaz usunięcia orła austriackiego z gmachu ratusza. Gdy mu oświadczyłem, że jest to fizycznie rzecz niemożliwa, kazał mi orła przykryć workiem. Odpowiedziałem mu na to, aby sam to zrobił. W dalszym ciągu polecił mi Skalfon, abym z sali obrad Rady miejskiej usunął portret cesarza. Nie chciałem tego uczynić, tak samo

nie chciałem się zgodzić na zawieszenie w tej sali portretu cara. Wreszcie przyszło między nami do kompromisu, na mocy którego w sali obrad pojawił się nagle portret króla Jana Sobieskiego ».

Historję tę poczytujemy za nowy i bardzo głupi, tym razem, koncept « Nowej Reformy », ileż nie możemy przypuścić, aby p. Tadeusz Rutowski, przyjaciel ś. p. Romanowicza, potrzebował dopiero drogi « kompromisu », aby wymienić oblicze starego « Franza » na portret Sobieskiego! Na taką lojalność stać by było chyba tylko współpracownika « Nowej Reformy ».

### — Woły w Berlinie.

Policja berlińska, z powodu zupełnego braku koni, zezwoliła na używanie do zaprzęgu wołów...

Donosi o tem autentyczny rozkaz, zamieszczony na szpaltach dzienników poznańskich.

### — O język obrad.

Russ. Wola pisze: « Minister spraw wewnętrznych zwrócił się do senatu z zapytaniem, czy obrady zebrań publicznych mogą być prowadzone w językach cudzoziemskich i inoplemiennych? W motywach do tego raportu wskazano, że administracja ma prawo żądać zamknięcia zebrań, lecz, nie znając języka obrad, nie może z prawa tego przewidzianego w par. 110<sup>is</sup> ustawy korzystać. Senat oświadczył, że w prawie niema zakazu obradowania w języku nie rosyjskim, lecz jednocześnie i władze policyjne nie są pozbawione prawa zabronienia zebrań w języku niezrozumiałym dla przedstawiciela władzy. To wyjaśnienie senatu będzie podane do wiadomości publicznej. »

### — Nowi profesorowie.

Profesorami na uniwersytecie warszawskim mianowani zostali: fizyki dr. J. Zweibaum, prawa prywatnego dr. Ehrenkreutz.

### — « Panje ».

W « Kuryerze Lwowskim » znajdujemy następującą notatkę:

Jest to nowy wyraz niemiecki, utworzony w czasie wojny przez sprawozdawców na wschodnim froncie. Przeglądając niemieckie pisma ilustrowane, lub czytając opisy korespondentów w gazetach, spotykamy takie dziwolągi, jak « panjewagen », « panjepferd », « panjehaus », « panjemütze », i t. p. Po bliższym zbadaniu rzeczy, dowiadujemy się, że « panje » oznacza tyle, co chłopski. Widocznie dlatego, że chłop nasz mówi do Niemca przez « panie », nazwali go sami « panje » i wyrazem tym określają, jego otoczenie i przedmioty codziennego życia.

Ostatni Nr « Die Woche » obfituje w te kwiatki, najkapitałniejsze zaś były obrazy, jakiegoś malarza wojennego w innym piśmie ilustrowanem, przedstawiające naszego chłopca i babę z objaśnieniem, że jest to « panie » i « matka ».

## Na widowni politycznej

Na widowni politycznej, w ostatnim tygodniu, zaszyły wypadki, brzemienne w poważne następstwa.

W odpowiedzi na niemiecką notę o zaprowadzonej blokadzie wybrzeży przez łódzie podwodne, Stany Zjednoczone odwołały swych posłów z Niemiec i zerwały stosunki dyplomatyczne, zagrożony, ze swej strony, wypowiedzeniem wojny.

Gdy te słowa kreśliły, brak jeszcze bezpośrednich następstw tego posunięcia na szachownicy, lecz już dzisiaj można i trzeba je uważać za bardzo doniosłe tak dla wyniku wojny, jak i, w szczególności, dla naszej sprawy.

Stany Zjednoczone Ameryki wypowiedziały się, przez usta swego Prezydenta, jasno i wyraźnie w kwestyj polskiej. Poważny ten głos miał atoli podotąd znaczenie głosu neutralnego arbitra, bezstronnego sędziego, doradcy-godziela walczących, którego doniosłość zależałaby od okoliczności, w jakim stopniu państwa wojujące zgodziłyby się na wpływ Stanów Zjednoczonych na układy pokojowe.

Starcie się Stanów Zjednoczonych z Niemcami zmienia zasadniczo stosunek Rzeczypospolitej amerykańskiej, ileż, jeżeli by nawet nie doprowadziło je do wypowiedzenia wojny Austro-niemcom, przechylili ciężenie ku Aljantom, musi



doprowadzić do udziału w przyszłym kongresie flagi gwiazdzistej.

I stąd, dla nas, Polaków, oświadczenie Prezydenta Wilsona podwójnej nabrało mocy. Moralne poparcie, ideowe poczucie sprawiedliwości zdobywa punkt oparcia. U stołu obrad Aljantów zasiądzie sprzymierzeniec potężny i zdający sobie sprawę z istoty naszych cierpień, naszego męczeństwa.

Jeżeli więc wczoraj mieliśmy wszelkie prawo cieszyć się i radować Oredziem Prezydenta Stanów Zjednoczonych, dziś podwakość większą żywić dlań winniśmy wdzięczność.

Ziemie polskie, pomimo ostrej cenzury austro-niemieckiej, która, z oświadczenia Prezydenta Wilsona, usiłowała wykreślić « zjednoczenie zaborów » i która zakazała wszelkich aluzji do możliwości tego zjednoczenia, odpowiadały entuzjastycznym wybuchem żywiołowego pragnienia. Nawet « orjentacyjnie » nastrojone czasopisma, nawet ci, którzy z urzędu czy z wyobrażenia własnego likwidują kwestję polską według obrachunku nierozegranej partji lub przewagi militarnej niemieckiej, nawet ci dali się wytrącić z « równowagi »: jakby uprzykrzył im się raptiem argument, że lepsza niepodległość na czapce ziemi, lepsza taka pewność niż mgliste obietnice. I oto, po wszej Ziemi polskiej, rezygnacja zerwała pęta. Młodzież polska w Warszawie zgutowała Konsulowi Amerykańskiemu gorącą owację, ani przypuszczając zapewne, że będzie to zarazem chwilowo owacją pożegnania... Konsulowie Amerykańscy, wobec zerwania stosunków dyplomatycznych, opuszczają i miasta polskie, jako pozostające pod władzą austro-niemiecką i powtórzają Stanom Amerykańskim nowe argumenty żywotności, siły ducha i przemożnego pragnienia Narodu polskiego.

Wypadki te zeszyły się z wieścią głuchą, która zapowiada utworzenia przez mocarstwa centralne... Królestwa Litewskiego... wystrójonego w konstytucyjną oprawę i uzależnionego całkowicie od Niemiec.

Naród polski tak serdecznie, tak szczerze pożąda własnego wyzwolenia, że zasadniczo uznaje prawo do wolności każdego ludu, że nawet gotów jest nie rewindykować spadku Unji.

Ale, i tu następuje ponure « ale » samoobrony: nowy projekt austro-niemiecki jest nowym i śmiertelnym ciosem, idzie mu bowiem o wytworzenie, na północnowschodzie Polski, nie wolnej Litwy, lecz czujnej kolonji niemieckiej, idzie mu o objęcie pierścieniem germanizmu skrawka « niepodległego » Królestwa i wbić w jego pierś skrawioną trucizną umiejętnie i od lat wypielęgowanego antagonizmu.

Polska zjednoczona i niepodległa, Polska tworząca etnograficznymi bodaj granicami zakreślone państwo, taka Polska może i powinna sąsiadować z Litwą. Lecz « Polska », według planu austro-niemieckiego, pozbawiona Galicji, Śląsków, Poznańskiego, dostępu do morza, z uciętą suwalszczyzną, taka « Polska » byłaby tylko efemerydą, tylko ofiarą pierwszego z brzegu starcia, pierwszego odruchu!

Przy takim układzie politycznym, mielibyśmy, dalej, już nie tylko Polaków poddanych rosyjskich, niemieckich, austriackich ale i Polaków poddanych litewskich i Polaków-Polaków! Pięć dzielnic miast trzech, jak dotąd!

A ponieważ nie mielibyśmy wprost materialnych środków do walczenia z nowymi fałszami nauki, sztuki i sztuczek niemieckich i nie niemieckich, więc, w obliczu dalekich a postronnych społeczeństw, byłibyśmy tylko ludem, którego nigdy i nic zadowolnić nie zdoła, który, otrzymawszy « niepodległość », pożąda dalej ziemi i obszarów... « cudzych », rdzennie niemieckich, austriackich, ruskich i litewskich...

Projekt austro-niemiecki budujący rzekome Królestwo Litewskie, przy zwycięstwie austro-niemieckich planów, przynosił by nam jedynie jednego więcej przeciwnika i stał by się ucieśnieniem nowego odłamu naszej społeczności...

Wojna trwa i trwać jeszcze będzie i jedynie to trwanie dalsze burzy dziejowej pozwala nam poczytywać dalej te niemieckie zakusy za okres przejściowy.

W. G.

### — W sprawie hymnu narodowego.

Czytamy w « Kurjerze Warszawskim »:

« Warunki chwili bieżącej wysunęły między innymi konieczność ustalenia prozody trzech najpowszechniejszych pieśni narodowych polskich: « Boże, coś Polskę », « Z dymem pożarów » i « Jeszcze Polska nie zginęła », aby wykonanie ich ujednostajniło się dla całego obszaru ziem polskich. W tej myśli zarząd « Lutni warszawskiej » zaprosił liczne grono muzyków na konferencję której wynikiem było wybranie ściślejszej komisji w osobach pp.: Syg. etyńskiego, Statkowskiego, Melcera i Maszyńskiego, dla ostatecznego opracowania wniosków w tej sprawie. Wynik narad muzyków warszawskich przedstawiony będzie następnie do rozpatrzenia zjazdowi muzyków ze wszystkich dzielnic Polski, aby, tą drogą, osiągnąć jedność, obowiązującą wszędzie, gdziekolwiek pieśni te śpiewane będą. Biuro komisji prowadzi zarząd « Lutni » warszawskiej, do którego też adresować należy wszelkie w tej sprawie korespondencje ».

« W związku z powyższą sprawą, zarząd orkiestry Filharmonji warszawskiej ogłasza:

« Dzień wczorajszy zastał społeczeństwo nasze bez hymnu narodowego, melodie bowiem, używane w tym charakterze, nie odpowiadają celowi: « Boże, coś Polskę! » — to modlitwa błagalna o zesłanie wolności, « Z dymem pożarów » — to skarga na krzywdy nie-wolnego narodu, a « Jeszcze Polska nie zginęła » jest ochoczą piosenką żołnierską, wzywającą do wywalczenia niepodległej Ojczyzny. Żadna z nich zatem nie jest właściwym hymnem — trzeba go dopiero stworzyć.

« W tym celu orkiestra Filharmonji proponuje ogłoszenie przez gremium wyższych instytucji muzycznych, oraz politycznych konkursu na hymn narodowy, ofiarowując ze swej strony na fundusz konkursowy 100 rubli. W sprawie powyższej odbędzie się, w dniu 11 z. m., w Filharmonji, posiedzenie delegatów warszawskich instytucji muzycznych, celem ułożenia warunków konkursu i wybrania jurorów ».

Warszawska « Filharmonja », od swego początku, była zawsze środowiskiem dysharmonji społecznej i politycznej... Koncept konkursu na hymn narodowy polski uważamy za zgola chybiony... Hymn narodowy rodzi się sam przez się, wybiera go zazwyczaj nie « jury » artystyczne, jeno dusza ludu... a uświęcają dramaty dziejowe. Takim uświęconym Hymnem polskim był, jest i będzie Mazurek nieśmiertelny Dąbrowskiego i dwie pieśni krwawego protestu « Boże, coś Polskę » i « Z dymem pożarów ». Chyba, że Filharmonji idzie o jakąś muzykę dla Niemca, przebranego w szaty polskiego króla... W takim razie, przepraszamy poświęcić Dysharmonję warszawską i doradzamy jej nieśmiało na motto konkursowe « Oh, Du lieber Augustin »...

## ROSJANIN O "ŚWIETLANYM KRAJU"

Jeden z najwybitniejszych poetów współczesnej Rosji, Balmont, poświęca w gazecie *Utro Rossji* długi artykuł Polsce, p. t. « Świełtany kraj », starając się ująć i pod właściwym kątem widzenia przedstawić polskie umiłowanie ojczyzny. Przytaczając wiersz swój, pełen miłości dla Rosji, mówi:

« Jeżeli ja, Rosjanin, znajduję takie serdeczne słowa, mówiące o swojej matce, która jest dla mnie nie tylko matką, ale — ciężko to powiedzieć — często również macochą, czasem złą macochą — dla mnie, dla podobnych do mnie, dla całej ogromnej kategorii ludzi, dla całych narodów, z nią związanych — jakże kocha swoją ojczyznę Polak, dla którego jest ona matką i tylko matką, jak śpiewa i płonie i bije krwią polskie serce na myśl o matce, tęskniącej bez końca, potrzykroć ukrzyżowanej? Spójrzmyjmy prawdzie w twarz, przyznajmy się do gorzkiej prawdy: w Rosji jest dosyć Rosjan, którzy Rosji nie kochają, ale nigdzie na kuli ziemskiej — a jest mi ona znana — nie spotkałem Polaka, któryby nie kochał Polski. Gdyż jest to niemożliwe. Polska jest wzniosłym poematem, a poezja opanowuje duszę. Polska jest brzmiającą muzyką, a w muzykę wsłuchują się dusze i ptactwo. Polska jest najszlachetniejszym krajem bojowników, świetlanego szaleństwa czynu bez względu na warunki samospalania się w imię idei, miłości i ucieleśnienia takich losów, że oto, choć gorzej ona w dymie pożarów nie pierwsze stulecie, ale, jak zaczo-

wana, płonie w ogniu i nie spala, się, a jej krwawe zorze, purpurowe odbłaski jej płomieni — przyswiecają światu. »

Przytaczając wyjątki z utworów Słowackiego i charakteryzując ducha Polski cytując z « Irydjonu »: « On żyć nie mógł, jak żyją śmiertelni, płomieniami się więc otoczył, stał się panem dramatu z ognia » — wreszcie słowa Mickiewicza: « Kto nie dotknął ziemi ni razu, ten nigdy nie może być w niebie » — poeta rosyjski twierdzi, że polska mowa poetycka przeżyła tajemnicę wcielenia w większej mierze, niż jakikolwiek z narodów europejskich właśnie dzięki temu, że polscy poeci byli tak silnie związani ze swą ziemią ojczystą.

Na potwierdzenie swoich słów Balmont przytacza dalej swój piękny przekład « Mojej Pieśni Wieczornej » Kasprowicza, dyszącej gorącym umiłowaniem ziemi polskiej i wreszcie przechodzi do oceny rozbiórów Polski, przyczem zdobywa się na akcenty, rzadko spotykane u pisarzy rosyjskich:

« W Europie dokonano w ostatnim tysiącleciu wielu występków, ale zdaje mi się, że najczarniejszą zbrodnią europejską, najbardziej brzemiennej w złe następstwa był ten fakt, ten zabarwiony kolorami zdrady i wiarołomstwa rozbiór historyczny, który zwie się rozbiorem Polski. Dyskusja o tym fakecie, o tym krwawym węźle, który teraz rowiazuje się pomału i może się dla kogoś stać zasłużoną śmiertelną pętlą — jest bardzo złożoną, można jednak sformułować ją krótko. Dawna Polska była krajem wolności pośród państw despotycznych. Stara Polska w dniach swojej zguby posiadała taką sumę swobód, jakiej nie znało wtedy ani jedno państwo europejskie. I trzech łupieżcy napadli na jednego niebaczego sąsiada. Stało się to, co nie mogło się nie stać. Ale gdy rodzi się grom faktu dziejowego, echa gromu trwają dziesiątki i setki lat i wywołują nowe burze. Europa, a przede wszystkim Rosja, powinny spojrzeć ucieżwie na to, co się dzieje — wtedy tylko naprawdę zakwitną nowe kwiaty. »

## UCZCIE DZIECI WASZE PO POLSKU!

### POLONIA-NOËL

Nasze wtóre już Album gwiazdkowe wyszło z pod prasy...

Pomimonesłuchanie trudnych warunków wydawniczych, podrożenia papieru, osłabienia sprawności technicznej, pomimo kłopotów i kosztów wręcz olbrzymich, ofiarować możemy dziś dzieło, nieznanej oddawna świetności...

O komplikacjach doprowadzenia tej pracy do skutku, niech świadczy bodaj ten jeden jedyny dokument, że tegoroczne Album nasze, poświęcone Francji i Polsce na przestrzeni wieków, wynosi więcej niż koszt całorocznego wydawania « Polonii » w roku 1914!... Jakoż, bez przesady i przechwałki, powiedzieć możemy, iż wydawnictwo nasze może stanąć w szeregu dzieł Emigracji Polskich, dzieł, które, przed laty, miały hojnych mecenasów które, po dziś dzień, są ozdobą zbiorów bibliotecznych...

Nietuynych zapraszamy do obejrzenia Albumu i zachęcamy gorąco do pośpiechu, gdyż, wobec olbrzymich wydatków, pomimo chęci i woli uczynienia Albumu naszego dziełem przystępnym dla wszystkich, będziemy zmuszeni niebawem podwyższyć jego cenę sprzedażną i jedynie w myśli pokrycia kosztów własnych, o zysku bowiem innym, krom moralnego, nawet roić nie możemy.

Przypominamy, iż Album Polonia-Noël kosztuje **jeszcze obecnie 5 fr.**, z przesyłką pocztową **5 fr. 60 cent.**

Nadto zaznaczamy, iż wydaliśmy 100 egzemplarzy na papierze wytworonym, egzemplarzy numerowanych i że z nich **tylko dwadzieścia** mamy do sprzedania po 30 franków za egzemplarz.

Przypominamy wszystkim naszym Prenumeratorom, iż, przy zmianie adresu, należy dotaczać 50 centimów markami pocztowymi na zarządzenie przedruku opasek.



ś. † p.

**JULJAN RUDOWSKI**

*Wolontariusz polski, sierżant-pilot, zabił się w dniu 24 stycznia r. b., próbując nowego aparatu lotniczego.*

Ś. p. Julian Rudowski urodził się w Warszawie, w roku 1891. Po ukończeniu szkół przedwstępnych, poświęcił się górnictwu i uczęszczał do specjalnego zakładu naukowego Ecole des Mines. Na rok przed wojną, w kopalniach departamentu du Nord, odbył praktykę. Wojna zaskoczyła pełnego sił i zapału młodzieńca na studiach we Freibergu, gdzie przygotowywał się do zdania ostatecznych egzaminów na stopień inżyniera-górnika. Ś. p. Julian Rudowski został przez Niemców internowany w obozie, pod Dreznem, skąd, po kilku miesiącach, zdołał wyostać się do Szwajcarii a stąd przybyć do Francji.

W lipcu roku 1915, ś. p. Julian Rudowski zaciągnął się był na ochotnika do awiacji francuskiej. Przebył szkołę pilota i, zaliczony do jednej z eskadr nadpowietrznych, odznaczył się wielokrotnie odwagą i przytomnością umysłu. Po roku zdobył, jako kapral-pilot, Krzyż wojny i zaszczytne odznaczenie w rozkazie dziennym armji za walkę, stoczoną w przestworzach z dwoma areoplanami nieprzyjacielskimi. Awansowany na sierżanta, poniósł śmierć przy próbowaniu nowego aparatu, spadłszy ze znacznej wysokości.

Pogrzeb ś. p. Juliana Rudowskiego odbył się w dniu 27 stycznia na cmentarz wojskowy w Compiègne.

Ta wiadomość żałobna odbija się bolesnym echem w szerokich kołach Kolonii Polskiej.

Jest to już któryś Wolontariusz polski, pilot awiacji, który ginie na polu chwały i znow, jako Himner, młodzieńiec w zaraniu życia, rokujący najlepsze nadzieje społeczeństwu i najbliższym.

Cześć pamięci ś. p. Juljana Rudowskiego.

#### ◊ Muzeum Narodowe w Rapperswilu.

Muzeum w Rapperswilu nadsyła nam następujące dane sprawozdawcze z działalności swej w roku 1916.

Sprawozdanie Muzeum Narodowego w Rapperswilu notuje zwiększoną liczbę zwiedzających Muzeum, oraz większą, niż w roku 1915, ilość i wartość darów. Zainteresowanie się placówką polską w Szwajcarii zajmuje coraz większe koła wśród Polaków i cudzoziemców, równoległe zaś z tem powiększa się liczba korzystających z Biblioteki i archiwów Muzeum. Księga darów Muzeum notuje w ubiegłym roku 2.136 ofiar w 990 pozycjach. Z darów wymienić należy cenne listy Wł. Kuleczykowskiego z Rzymu z czasów 1887-1892 oraz korespondencję M. Bartosówny, ofiarowane archiwum Biblioteki przez Lwowskie Towarzystwo Przyjaciół Bibl. Muzeum w Rapperswilu, za łaskawym pośrednictwem WPP. Romanowiczowej i Jaroszyńskiej.

W roku 1916, zwiedziło Muzeum 5 647 osób, w tem 527 Polaków, 4.340 Szwajcarów, 279 Francuzów, 256 Niemców, 243 osób innych narodowości.

Jak w latach ubiegłych pośredniczy Muzeum w korespondencji rozdzielonych przez wypadki wojenne. Praca ściśle muzealna cierpi wiele z powodu złych stosunków finansowych Muzeum, które nie pozwalają na konieczne wkłady. W roku 1916 przygotowano dokładny katalog pierwszego i trzeciego piętra Muzeum. W Bibliotece podjęto, stosownie do uchwał ostatniego zjazdu Rady Muzeum, przerwana przed kilku laty praca nad katalogiem rzeczowym. W katalogu tym przyjęto system dziesiętny Devey'a uchwalony na zjeździe Bibliotekarzy w Brukseli. W czteromiesięcznym okresie pracy powiększono katalog realny o 5.930 kart katalogowych. Równocześnie nie zaniedbywano pracy nad katalogiem alfabetycznym, do którego weszło 1.042 dziełskatalogowanych w roku 1916. Z powodu żywego zainteresowania się sprawą polską wśród cudzoziemców i zwiększonej działalności kolonii polskiej w Szwajcarii, frekwencja w Bibliotece zwiększyła się znacznie. Z Biblioteki wypożyczono w ubiegłym roku 2.897 Druków (w roku 1913 tylko 631) mimo że z powodu wojny za granicę Szwajcarii

wypożycza się tylko duplikaty książek bibliotecznych. Jeńcom wojennym wysłano 149 dzieł.

W odpowiednim stopniu do frekwencji zwiększyła się korespondencja Muzeum i prace z administracją instytucji połączone. Obecnie posiada Biblioteka: 14.397 druków, 15 444 autografów, 22.738 rycin, 9.101 fotografii, 1.140 nut 1.331 map. Podając te liczby składamy najgorętsze podziękowanie, Instytucyom, Towarzystwom, Redakcyjom i osobom, które ofiarami swemi przyczyniają się do wzbogacenia zbiorów Muzeum i zwracamy się do jaknajszerszych klas społeczeństwa z prośbą o ofiary w drukach, książkach i przedmiotach wartości muzealnych, bo im bogatsze będzie Muzeum nasze tym wydajniejszy będzie jego wpływ i wartość.

Muzeum Narodowe w Rapperswilu przechodzi ciężkie chwile, jego sytuacja finansowa nigdy nie przedstawiająca się świetnie, obecnie, wskutek wojny, pogorszyła się w stopniu budzącym obawę; by temu zaradzić zapraszamy do wpisywania się na członków wspierających Muzeum (wkładka roczna wynosi 5 fr. adres: Muzeum Narodowe Rapperswil) i prosimy o datki chociażby najmniejsze, które uratować musimy byt narodowej placówki, dającej świadectwo polskiej siły moralnej, narodowych pragnień i nieprzedawnionych praw do niepodległego bytu Ojczyzny.

**NEKROLOGJA**

† W d. 13 stycznia, rozstał się z życiem jeden z najwybitniejszych lekarzy warszawskich, dr. Kazimierz Chełchowski.

Jako lekarz-praktyk, ordynator szpitala Dzieciątka Jezus na oddziale chorób wewnętrznych, dr. Chełchowski cieszył się niepospolitą wziętością i uznaniem. Wiele pracy i trudu poświęcił działalności społecznej. Był jednym z założycieli warszawskiego Towarzystwa Hygienicznego i wiele przyczynił się do wzniesienia własnego gmachu tej instytucji przy ul. Karowej. Był prezesem Sekcji Ludowej Tow. Hygienicznego. W dawnej Macierzy Szkolnej należał do prezydium zarządu i brał gorliwy i czynny udział w pracach Macierzy. Dr. Chełchowski piastował mandat radnego, wybrany do Rady Miejskiej z kurji III, z grupy lekarskiej.

† W przytułku św. Franciszka Salezego, na Solcu nr 36, w Warszawie, zmarła dnia 24 z. m. « pierwsza Halka » ś. p. Walerja Rostkowska, przeżywszy lat 91.

Sędziwa artystka spędziła około 20 lat w tem dobroczynnym schronisku, które przygarnia do swego ciepłego ogniska nieszczęśliwych, bezdomnych starców i dzieci. Po ukończeniu studiów pod kierunkiem Quatriniego, Walerja z Trzebińskich Rostkowska debiutowała w 1846 roku na scenie teatru Wielkiego w « Normie » i « Robercie Djable », zdobywając wielkie powodzenie. W dwa lata potem za: ngażowana do teatru w Wilnie, objęła pierwsze partje w operze tamtejszej, gdzie ją usłyszał Stanisław Moniuszko i skomponował dla niej popularną piosnkę « Gdyby rannem słonkiem », która następnie weszła jako perła wspaniała do partycje « Halki ».

Z myślą o ś. p. Rostkowskiej pisał Moniuszko swe arcydzieło i jej powierzył rolę tytułową, którą prymadonna odtworzyła w Wilnie po raz pierwszy 16 lutego 1854 roku.

† W Warszawie, zmarła ś. p. Natalja hr. Potocka, córka Maurycego i Ludwiki z Bobiów a siostra popularnego niegdy w kraju hr. Augusta. Hr. Natalja brała żywy udział w towarzyskim i filantropijnym życiu Warszawy.

† W Omsku, zmarł ś. p. Konstanty Tyszkiewicz, uczestnik powstania roku 1863. Konstanty Tyszkiewicz, ur. w 1839 roku, był w partji Wykładnika, Dołęgi oraz Albertusa przybyłego z Ameryki a ostatnio księdza Mackiewicza wikariego z Krakinowa, w bitwie pod Świętobrodzkiem, kowieńskiej gub., wzięty do niewoli. Ożenił się z zesłanką Żongolowiczówną, która przybyła na Syberję jako 14-letnia dziewczyna z macochą i siedmiorgiem braci i sióstr. Troje w drodze zmarło.

Charakterystycznym jest za co macochę i 8-ro dzieci zesłano. Za to, że oddziałek powstańców zatrzymał się i pożywił w dworku ich ojca. Dworek spalono. Nieuleczalnie chorego Żongolowicza zostawiono w kraju, żonę i 8-ro dzieci zesłano.

† W Łodzi zmarł, w dniu 7 listopada 1916 r. Szczerzy Piotrowski, były kapitan wojsk polskich z r. 1830 i w powstaniu z 1863 r., w wieku lat 114. Długowieczny starzec znanym był w kołach « rewolucyjnej Warszawy », jako « zacyjny

pan kapitan », Piotrowski lubił ten tytuł i nawet w stosunkach koniecznie z rządem rosyjskim podpisywał się « były kapitan wojsk polskich », za co otrzymywał nagany Zmarły nestor powstańców urodził się w Wilnie, w r. 1802, jako syn Stanisława i Beaty z Wielhorskich-Piotrowskich, właścicieli dóbr ziemskich na Litwie. Szkoły średnie ukończył u OO. Pijarów w Warszawie, a wydział filozoficzny na uniwersytecie w Wilnie. W r. 1830, znalazł się w pułku Dwernickiego i brał udział jako kapitan w bitwie pod Stoczkiem i Nową Wisłą, gdzie się szczególnie odznaczył. Piotrowski był w tej bitwie prawą ręką generała Dwernickiego, który go też na polu bitwy do stopnia pułkownika — jak mówią — podniósł w chwili, gdy kapitan był w pogoni za puszkarzami konnymi rosyjskiego generała Kreutza. W tej potyczce otrzymał 24 ciężkich ran i, długo leżąc po szpitalach, ledwo się z nich wyleczył.

Po upadku powstania, zesłany na Sybir, lat 20 w Irkucku « na posiedzeniu » przebył. Uszedłszy stamtąd do Francji, do r. 1863, mieszkał w Paryżu, skąd, na wieść o powstaniu, dostał się do obozu Langiewicza, gdzie znanym był pod pseudonimem « wiecznego powstańca ». Tytuł ten stał powstał, że Piotrowski w r. 1831 złożył ślub-Bogu, że « choćby żył lat 100, a miał choć trochę sił, zawsze do powstań należeć będzie, póki Ojczyzna wolności nie odzyska ». W powstaniu styczniowym, w trzydziestu siedmiu bitwach, godnie stawał i 20 ran odniósł. Po powstaniu dostał się powtórnie « na posiedzenie » do nerczyńskich kopalni. Setną rocznicę urodzin obchodził Piotrowski na Syberji.

W r. 1902, wrócił stuletni starzec do Warszawy, jeszcze dość krzepki. Ze szczerpłego funduszu (znaczny majątek rodzinny stracił z powodu swej... « rewolucyjności »), utrzymywał się czcigodny weteran, oddawszy się w zupełności dewocji « by Polsce lepszą wyprosił przyszłość, której wywalczyć szablą nie mógł ».

† W sobotę, 13 zm., zmarł w majątku swym, w Nieciszewie, ś. p. Stanisław Mieczkowski, weteran z roku 1863. Zmarły był obywatelem zacyjnym i gorącym patriotą. Społeczeństwo polskie na kresach traci w Nieboszczyku dzielnego pracownika na niwie narodowej i zasłużonego obywatela. Zmarły był wicepatronem Kółek rolniczych na powiat bydgoski, długoletnim prezesem rady nadzorczej Banku Kredytowego w Koronowie, przewodn. komitetu wyborczego, zasiadał w towarzystwie pomocy naukowej, jednym słowem był wszędzie, gdzie tego wymagała sprawa nasza.

**KRONIKA PARYSKA**

#### ◊ Konferencja o Polsce.

We wtorek, dnia 20 lutego, o godzinie piątej po południu, w sali przy ul. de Rennes, 44 (wprost kościoła Saint-Germain-des-Prés), staraniem organizacji odczytowej « Revue du Foyer », odbędzie się konferencja o Polsce p. Georges Lacour-Gayet, członka Instytutu. Przewodniczyć będzie p. Louis Barthou, deputowany, były prezes gabinetu ministrów.

Powaga naukowa prelegenta, jego swada oratorska i jego znajomość i przyjaźń dla spraw i rzeczy polskich, jako też dostojne przewodnictwo odczytu zamienia konferencję z dnia 20 lutego w jedno z najciekawszych zebrań, sprawie naszej poświęconych.

Wszystkim Czytelnikom, chcącym dostać się na konferencję p. Lacour-Gayet, zalecamy, aby, nie ociągając się, zgłaszali się natychmiast po bilety (do « Revue du Foyer », librairie Plon, 8, rue Garancière). Cena biletu 4 fr.

#### ◊ Zebranie.

W niedzielę, dnia 18 lutego, o godzinie 4 po południu, w lokalu Towarzystwa Artystów, 164, boulv. Montparnasse, odbędzie się zebranie członków Sokoła i Rodziców, posyłających dzieci na zebrania czwartkowe do Ogródka.

#### ◊ Odczyty.

W niedzielę, dnia 11 lutego, w sali Colarossi, o godzinie drugiej i pół po południu, odbędzie się odczyt p. Willman-Grabowskiej p. t. « Z literatury i legend dawnego wschodu ».

#### ◊ W szkole Języków Wschodnich.

Przypominamy, iż rozpoczęte przez p. Z. L. Zaleskiego, w Szkole Języków Wschodnich, wykłady języka polskiego odbywają się we środy i w piątki.





We środy wykłady trwają od g. 10 do 12 w południe i są poświęcone wyłącznie nauce języka.

W piątki zaś, wykłady trwają od 11 do 12 w południe i obejmują kurs literatury polskiej, w zakresie uniwersyteckim.

Wstęp na wykłady te jest wolny.

Żywimy przekonanie, iż w szczególności z kursu literatury polskiej wielu z naszych czytelników nie omieszka skorzystać.

#### Metoda do nauki języka polskiego dla Francuzów.

Na liczne zapytanie w sprawie Metody języka polskiego, pośpieszamy odpowiedzieć, iż druk jej jest na ukończeniu. Spodziewamy się, że, za dwa tygodnie, wyjdzie z pod prasy. Opóźnienie wynika z powodu trudności technicznych, mniejszej sprawności zakładów drukarskich.

#### Zawieszenie Komitetu Obywatelskiego.

Działalność Komitetu Obywatelskiego została na zebraniu członków, odbytym ubiegłej soboty, zawieszona. To znaczy, że, aczkolwiek Komitet Obywatelski się nie rozwiązał, jednak czynności rozdawnicze swe zawiesił a pozostałe fundusze postanowił przekazać, według regulaminu, jednej z polskich Instytucji ratowniczych.

Zastęp osób, które korzystały podotąd z pomocy Komitetu Obywatelskiego, ma przejąć Towarzystwo imienia Klaujdi Potockiej, Towarzystwo, pozostające pod przewodnictwem pani Ksawerowej Gałęzowskiej a obiecujące rozwinąć dotychczasową swą działalność. Sprawy robotnicze ma przejąć zbudzone z chwilowego zastoju Biuro Pracy.

Zawiadamiając o tem SzCzytelników, zaznaczamy, iż, wobec powyższej decyzji Komitetu Obywatelskiego, składek na cele pomienionego Komitetu przyjmować nie będziemy. Prosimy przeto wszystkich Ofiarodawców o przeznaczenie ich na pokrewne Komitetowi Obywatelskiemu Instytucje.

#### Podziękowanie Prezydentowi Stanów Zjednoczonych.

Z inicjatywy p. Józefa Lipkowskiego, grono Polaków wystosowało pismo dziękczynne do Prezydenta Stanów Zjednoczonych Ameryki, zredagowane przez tegoż p. J. L.

Pismo to wyraża hołd za oświadczenie o Polsce w orędziu do Senatu Stanów.

Treść utrzymana w tonie umiarkowanym, podkreśla słuszną wielką orędzia doniosłość i uczucia wdzięczności, które ono wzbudzi w całym społeczeństwie polskim bez względu na jego kierunki, prądy i stronnictwa.

#### Wiadomości żołnierskie.

Józef Bankiewicz, Wolontariusz, został zreformowany.

Henryk Kwiatkowski, legionista, po ukończeniu lat służby, został uwolniony.

Jan Kniga, wolontariusz, został zreformowany.

Wiktor Pawłowski, wolontariusz, sierżant saperów, uczeń szkoły budownictwa, został, po dłuższej chorobie, zreformowany.

Mieczysław Rodzyński, Wolontariusz. Bajonczyk, sierżant żuawów, nagrodzony ostatnio Medalem wojskowymi posiadający Krzyż wojny z sześciu « cytacjami » został wymieniony w rozkazie dziennym po raz siódmy!... I został awansowany na adjutanta. Mieczysław Rodzyński trzyma niezmordowanie, pomimo odniesionych ran, rekord zasługi wojskowej pośród wolontariuszów.

Henryk-Konrad Wagner, lekarz wojskowy armii terytorjalnej (médecin-auxiliaire), syn zasłużonego lekarza-patrioty, uczestnika Powstania, Dra. F. Wagnera-Kicińskiego, został awansowany na podporucznika (médecin-aide-major de 2<sup>e</sup> classe).

Dr. Łabanowski, médecin aide-major de

1<sup>te</sup> classe (porucznik) został przeniesiony na lekarza do Wysokiego Senegalu nad Nigrem.

#### W Port-Saidzie.

Dzięki wytrwałym zabiegom gromadki Rodaków naszych, z p. Geniuszem na czele, w dd. 27 i 24 zm. odbył się znów w Port-Saidzie Bazar na rzecz Ofiar wojny w Polsce.

Bazar ten, krom koncertu, zawarł szereg kramów z kwiatami, zabawkami, wyrobami polskimi, galanterją itp.

Wypróbowanej dobroci i sprawności organizacja polska, która i tym razem zdołała zjednać temu zamierzeniu dostojny patronat egipsko-francuski, pozwala wróżyć, iż znów głośno w Polsce zyskają spory zasiłek. A zaiste o te zasiłki coraz trudniej, coraz ciężiej.

#### Premium.

Wszyscy roczni i półroczni Prenumeratorzy « Polonii », za okazaniem kwitu abonamentowego na rok 1917, mają prawo do bezpłatnego zdjęcia fotograficznego w Zakładach Artystycznych Paul Demézy, 9, avenue de la Grande-Armée (przy placu Etoile), oraz otrzymają, całkowicie bezpłatnie, wielki, artystyczny portret; bez żadnego dla się obowiązku do zamówienia większej ilości odbitek.

Premium nasze, podkreślamy to najusilniej, nie należy do rzędu znanych tego rodzaju reklam.

Zakład Artystyczny Paul Demézy należy do domów pierwszorzędnych w Paryżu.

Ustępstwo, które czyni, wynika z relacji właściciela tych Zakładów z « Polonią ».

Zachęcamy gorąco wszystkich naszych rocznych i półrocznych Prenumeratorów do natychmiastowego skorzystania z tego premium, obsłużeni będą na równi z wytworną klientelą i posiedzą piękny, wielki, albumowy portret bezpłatnie bez żadnego kosztu i, powtarzamy, bez obowiązku zamówienia większej ilości egzemplarzy.

#### Odnaki polskie.

Otrzymałmy znów nie wielką ilość odznak polskich, emaljowanych, wysyłamy je franko po 3 fr., zagranicę 3 fr. 50 cent.

Szpilki do krawatów z orłem polskim, emaljowanym. 2 fr. 50 centimów.

Są to już ostatki odznak, których wyrób, z przyczyny braku grawerów, został unieruchomiony.

### ODPOWIEDZI REDAKCJI

Pani A. F. Nie radzimy, jest to jegomość nie ciekawy. Najlepiej nie odpowiadać wcale.

Panu Franciszkowi L. L. Tak, istotnie, Ministerjum wojny ogłaszało, że przyjmuje i cudzoziemców do pomocniczej służby cywilnej. Objawienie udzieli SzPanu Biuro rekrucie na ul. Saint-Dominique, tuż przy pałacu Inwalidów.

Prenumeratorowi statemu z Montparnasu. Żąda SzPan rady na anonim? Rzucąc je do śmietnika, alias, zwracając tam, skąd się poczęły, pamiętając o tem, że człowiek uczciwy człowiek, mający zachowanie dla własnej godności do broni tak nikiemnej nigdy się nie ucieka. Sprawiedliwość może SzPan znaleźć całkowitą, o ile SzPan zdobędzie dowód rzecowy; inaczej paszkwilant wyprze się w żywe oczy. Lecz, ponieważ niezawodnie dowodu SzPan nie zdobędzie, więc, powtarzamy, oddać śmietnikowi, co się poczęło w śmietniku.

Pani Ali, Ara. Do podobnych « uprzejmości » mają prawo tylko nasi prenumeratorzy. Nie zamieścimy.

Prenumeratorowi z lewego brzegu. Dziękujemy serdecznie. Adresu żądanego nie posiadamy. Możemy polecić Zakład św. Kazimierza, Tow. Czei i Chleba i Komitet Rannych. Co do wspomnianej instytucji, nie mamy danych, ileżę nigdy ona z pieniędzy i składek publicznych sprawozdania nie ogłosiła.

Panu S. S. Możemy umieścić tylko w płatnych ogłoszeniach, idzie tu bowiem poprostu o reklamę dla prywatnego przedsiębiorstwa.

**KUCHARKA-POLKA** poszukuje miejsca. Zna się na wszelkiej pracy domowej. Najchętniej chciałaby do polskiego domu. Zgłoszenia do « Polonii » dla W. M.

**DOBRY CZELADNIK** szewski potrzebny zaraz; zarobić może do 15 fr. dziennie. Tamże potrzebny terminator do nauki. Zgłaszać się do warsztatu A. Dąbrowskiego, 9, rue Ramponneau, métro « Belleville », codziennie, za wyjątkiem poniedziałku.

# VITTEL

## GRANDE SOURCE

poleca się cierpiącym na:  
ARTRETYZM — SKLEROZE  
REUMATYZM — PODAGRĘ

Bronzy do oświetlenia elektrycznego

GAZOWE LAMPY — INSTALACJE

A. BOUILLON

112, Boulevard de Belleville, 112 — PARIS

BIENENFELD JACQUES

KUJUJE: PERŁY, — DROGIE KAMIEŃ  
— BIŻUTERJE OKAZYJNE —

PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62

Teleph: CENTRAL, 90-10

MADRYD, 11 & 12, Puerta del Sol

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART

J. BAUER

ACHAT — VENTE — ÉCHANGE

37, rue des Martyrs — PARIS

## DENTS

SOINS, POSE et REPARATIONS  
de SUITE, Broch. gratis et franco.  
Louvre Dentaire 73, Rue Rivoli  
Face Samaritaine.

• FUTRA — WYROBY FUTRZANE •

REPARACJE — PRZERÓBK

S. BESTER

• 4, rue Richer, 4 — PARIS •

MARCELI BARASZ

35, RUE EUGÈNE-CARRIÈRE,  
PARIS

wydawnictwo kart  
pocztowych, bromo-  
wych — studjów akade-  
mickich; próby wysyła  
za zaliczeniem.

## WIELKIE ZAKŁADY

### — OGRODNICZE —

(Właściciel: Edm. DENIZOT)

polecają:

WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,  
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.

Cenniki na żądanie darmo i oplatnie

Adres: E. DENIZOT

Grandes Pépinières — MEAUX

(Seine-et-Marne)

FOURRURES & PELLETERIES

E. FISCH

48, rue Grenéta — PARIS

Librairie GARNIER Frères

6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII<sup>e</sup>)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawy w płótno miękkie, 32<sup>e</sup> 2 fr.

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawy w płótno miękkie, 32<sup>e</sup> 2 fr.

Dwa wymienione słowniki, oprawne w jeden tom, w skórę miękką, ciemną, 4 fr. 50 cent.

Wysyłka pocztą za dopłatą 10 0/0.  
Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji « Polonii ».

LE GÉRANT: P. NEVEU

PARIS.— IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.